



EGLISE-WALLONIE  
Bulletin n°19

SUBJECTIF

LETTRE DE LA JEC SUP  
Numéro spécial - mai 1997

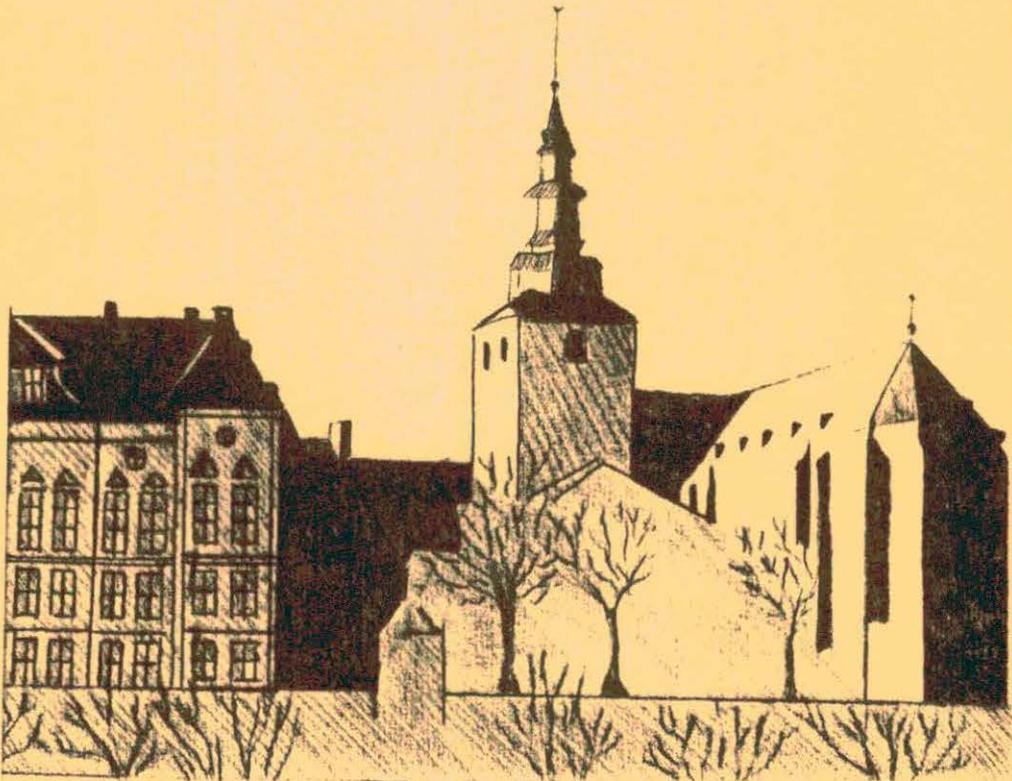


FONDATION BAUSSART  
Numéro spécial

ACTES DU COLLOQUE DE FLOREFFE

# VALEURS, ÉGLISE ET WALLONIE

18 NOVEMBRE 1995



Dessin de Bernadette Daix

Bureau de dépôt : Louvain-la-Neuve

Editeur responsable : Luc Maréchal, Verte Voie, 20 - 1348 Louvain-la-Neuve

## INTRODUCTION

Luc Maréchal

Le 25 septembre 1994, la première assemblée interdiocésaine Wallonie-Bruxelles s'est tenue à Louvain-la-Neuve. Médiatiquement appelée "Passeport 2000", elle fut placée sous le thème de "Foi et société" par les initiateurs de l'assemblée - le Conseil général de l'apostolat des laïcs (C.G.A.L.) devenu depuis peu le Conseil interdiocésain des laïcs (C.I.L.)- et par les évêques de Tournai, Liège et Namur, les évêques auxiliaires du Brabant Wallon et de Bruxelles ainsi que par l'archevêque de Belgique (1).

La Fondation Baussart, la JEC Sup et Eglise-Wallonie décident non seulement de participer mais, au préalable, de mener ensemble une réflexion sur les dossiers diffusés en vue de l'assemblée et concernant les "cinq défis de société (qui) convoquent les chrétiens" :

- environnement. Dis-moi : quel est ton style de vie ?
- cultures. Les incertitudes de l'après - Mur de Berlin,
- sciences. Questionner notre société scientifique,
- Nord-Sud. L'obligation morale du développement,
- emploi. Le temps de l'emploi et l'emploi du temps.

C'est ainsi qu'une déclaration commune est adoptée. Son titre est significatif : **Pour une Église dans la société wallonne**. L'énumération des intertitres résume le contenu : la Wallonie, une et diverse; Bruxelles n'est pas la Wallonie et vice-versa; des valeurs et une recherche de sens chrétiennes; des options pour l'Église en Wallonie, à savoir : reconnaître la diversité en elle-même et dans la société, préserver, valoriser et promouvoir la diversité de la Wallonie en créant des espaces de débat, valoriser nos racines et s'ouvrir sur notre voisinage et toute l'Europe, reconnaître la communauté de destins qu'est la Wallonie (2).

Le rassemblement de Louvain-la-Neuve se caractérisa par la multitude des stands, des exposés, des débats, des groupes déambulant dans les ruelles, la foule de tous âges. S'en dégageaient enthousiasme et bonne humeur. Ce foisonnement a surpris beaucoup, et fut, à la fois, source de contentement mais aussi de questions. Dans l'univers de la foi, comment associer questionnement et certitude, pour reprendre une expression de la déclaration commune : "L'Église, à l'image de ce monde -car elle est dans ce monde- a autant de difficultés que celui-ci à conjuguer unité et diversité, certitude qui fonde et doute qui approfondit, pérennité et changement. Et pourtant, et là réside notre espérance, l'Église a une mission : être créatrice de sens et de vie, inscrire ce sens dans la réalité, notamment dans ce coin de terre qu'est la Wallonie".

La suite s'inscrivait dans cette dynamique, à préserver, de l'assemblée interdiocésaine : continuer à mener une réflexion commune. Le thème s'imposait : **Quelles valeurs pour l'Église de Wallonie en l'an 2000 ?**

La méthode forme un triptyque : réaliser une enquête auprès des membres des trois mouvements non pour mener un sondage mais pour collecter un matériau autour de questions estimées centrales, solliciter un intervenant réagissant à partir de ce matériau et de sa propre réflexion sur les valeurs, travailler en groupes. La journée de Floreffe du 18 novembre 1995 fut un aller et retour constant entre ces pôles. Les actes qui suivent

reprennent l'essentiel, à savoir la présentation des résultats de l'enquête, un commentaire des remarques émises dans les réponses, l'intervention de Paul Gérardin, philosophe et sociologue, qui intègre ici dans son texte les réponses aux questions nombreuses suscitées par son exposé, et enfin un envoi en guise de conclusion (3).

Évoquons le "décor" de cette journée : l'abbaye de Floreffe. Car le lieu n'est pas neutre. Lieu de mémoire, puisqu'il a été désigné, avec plus d'une centaine, comme patrimoine majeur par le Gouvernement Wallon. Lieu de formation et d'éducation, avec le petit séminaire et ensuite l'école secondaire. Lieu d'animation culturelle avec «Le temps des cerises»(4) et de multiples autres rencontres. Lieu de réflexion enfin. Bref, un lieu ouvert, battu par le vent des idées et des débats, souvent des souffles "décoiffants" balayent le roc et les murs de l'abbaye. Espérons que le lecteur les sentira!

Depuis novembre 1995, beaucoup d'événements ont bousculé les institutions et la population. L'appréciation qu'on peut en avoir est contrastée : abondance des signes collectifs (marches, la couleur blanche,...), des images choes (responsables connus ou de l'ombre dans les mains de la justice), des prises de position d'une part; silence des autorités civiles et religieuses et recours par ailleurs aux experts appelés au chevet de la société.

Dans ce que nous prendrons sous son volet positif comme un appel à une société autre, la réflexion sur les valeurs, dont on trouvera ci-après une modeste contribution, doit se continuer et s'approfondir.

---

(1) Comme tout événement, l'assemblée a une histoire révélatrice de ses enjeux, des intérêts souvent -et heureusement- sinon contradictoires du moins différents des groupes et des personnes, des compromis nécessaires pour mener à bien le projet. Pour plus d'informations à ce sujet, on se reportera aux articles de J. Briard et de J. Pirson dans *Eglise-Wallonie*, n° 5, 6 et 7, 1993.

(2) Le texte intégral est reproduit aux pages 1 à 3 de la publication éditée par les trois mouvements (Eglise-Wallonie, n° 10, Subjectif, n° 15, Fondation Baussart, n° spécial, septembre 1994, 32 pages). Outre cette déclaration, on trouvera des contributions de Geneviève Ryckmans, Gabriel Ringlet, Yves Wézel, Luc Vandendorpe, Joseph Dewez, Christine Bomboir, Luc Maréchal, Gérard Fourez, Jacques Werner, Jean-Emile Humblet.

On voudra bien prendre connaissance d'un erratum : à la page 21 du document référencé ci-devant, il y a lieu de lire comme suit la dernière phrase : «au profit des banlieues et de zones périurbaines à ces agglomérations et de la dispersion dans les territoires ruraux».

Le C.G.A.L. a dressé un bilan de l'assemblée : C.G.A.L., *Passeport pour l'an 2000. Cinq défis majeurs vus par des catholiques en Belgique francophone*, 1996, 105 pages.

Dans la presse flamande, relevons le compte-rendu de Rik De Gendt (*Franstalige Kerk viert feest*) dans *De Standaard*. On trouvera la traduction de cet article dans *Eglise-Wallonie*, n° 12, mars 1995, pp. 2-3.

(3) Le questionnaire a été rédigé par C. Bomboir, J.P. Hiernaux, J.E. Humblet et M.D. Zachary. Le dépouillement statistique a été effectué par M.D. Zachary, l'analyse des propos émis en questions ouvertes par C. Bomboir.

(4) «Le temps des cerises» constitue un événement dans la culture wallonne. Il fait suite aux trois manifestations qui avaient eu lieu à Champs (près de Bastogne) en 1973, 1974 et 1975 : musiques, danses, boniments, théâtre, nourriture. Organisé en 1976, 1977 et 1979 à l'abbaye de Floreffe par Bernard Gillain au départ de l'émission *Marie-clap'sabots* de la RTBF-Namur, ce rassemblement regroupa plus de 50.000 personnes sur le site en 1979. Le «temps des cerises», c'est la fête du droit à la différence culturelle et en même temps une manifestation politique d'identité régionale au niveau de la planète. C'est une démarche multiculturelle, une manière d'internationaliser la Wallonie au départ de la musique populaire en opposition aux hit-parades des radios.

Non pas un rassemblement de folklores, mais une manière de continuer une recherche en Wallonie qui se menait avec d'autres minorités populaires d'Europe.

---

---

## PRÉSENTATION DE L'ENQUÊTE ET DE SES RÉSULTATS

**Jean-Émile Humblet et Marie-Denise Zachary**

Les voies de la réflexion, “ comme celles du Seigneur ”, sont multiples. Il a semblé opportun pour mener la réflexion autour des valeurs, thème de la journée, de procéder à une enquête. L'objectif de cette enquête n'est pas de fournir un état de l'opinion de la population ou d'une partie de celle-ci sur un thème ou l'autre. Il s'agit en l'occurrence de rassembler un ensemble d'informations pour alimenter la réflexion de l'intervenant choisi, Paul GERADIN, et celle des participants à la journée de réflexion.

Six mois avant la journée de Floreffe, un questionnaire a été adressé à nombre de responsables et membres ou sympathisants des trois mouvements organisateurs. Au total : 1200 questionnaires ont été diffusés, près de 200 ont été retournés. Ce nombre est à relever car le taux de réponse est en général particulièrement bas dans ce type d'enquête.

L'ensemble des personnes interrogées ne constitue pas un échantillon représentatif d'une population mère au sens statistique du terme. Mais il s'agit, selon les langages, de personnes clefs, de personnes ressources, de personnes engagées dans la vie sociale. A ce titre, les réponses fournissent les points de vue de personnes, prêtres et laïcs, qui ne font pas partie de la majorité silencieuse mais d'une majorité qui, à défaut de donner systématiquement de la voix, prend position.

Le questionnaire, dont on trouvera en annexe (pp. 28-31), le texte intégral ainsi que les réponses (en pourcentage) pour chaque rubrique, est à la fois ouvert et fermé. Il y donc un matériau qui exprime des positions pouvant être quantifiées, d'un côté, et, par ailleurs, une série de commentaires (témoignages), constituant la dimension qualitative et qui sont des pistes pour la réflexion.

Dans la suite de cet article, nous nous contenterons d'exposer les principaux résultats quantitatifs. Une telle enquête permet des croisements dans tous les sens, certaines exploitations ont été privilégiées, le lecteur pourra aller plus loin s'il le souhaite.

Au niveau méthodologique, il importe de rappeler que le questionnaire a été distribué au sein des trois mouvements organisateurs de la journée de réflexion et que par ailleurs, il était possible de disposer de questionnaires auprès du secrétariat d'Eglise-Wallonie, ce qu'on fait certains.

Le questionnaire comprend 6 rubriques :

1. l'exercice de l'autorité,
2. les pratiques,
3. les paroles,
4. les valeurs,
5. les réalités wallonnes,
6. les sentiments d'appartenance.

Le tableau qui suit présente les caractéristiques des répondants. On notera deux traits particulièrement significatifs. Tout d'abord, l'âge relativement élevé de l'ensemble de ceux qui ont répondu. En effet, le nombre de personnes de moins de 40 ans s'élève à 10 % seulement du total. Ensuite, la sous-représentation du diocèse de LIEGE qui atteint à peine 10 % du total. Par ailleurs, on relèvera l'importance des réponses pour celui de NAMUR, la

---

situation particulière de ce diocèse vis-à-vis de l'évêque explique ce pourcentage qui traduit une préoccupation forte à la fois pour l'Église et pour les valeurs qui sont en jeu dans les débats actuels qui agitent le diocèse.

CARACTÉRISTIQUES DES RÉPONDANTS	
DIOCESES	
Liège	9,4 %
Malines-Bruxelles	24,1 %
Namur	44,5 %
Tournai	22,0 %
AGES	
moins de 30 ans	2,1 %
31-40 ans	7,4 %
41-50 ans	23,8 %
51-60 ans	23,3 %
61-70 ans	25,9 %
71-80 ans	11,7 %
plus de 80 ans	5,8 %
SEXE	
Femmes	43,5 %
Hommes	56,5 %
RELIGIEUX OU LAICS	
Prêtres et religieux	16,2 %
Laïcs	83,8 %

## 1. L'EXERCICE DE L'AUTORITÉ

Les questions regroupées dans cette rubrique, visaient à faire apparaître d'une part la satisfaction vis-à-vis de l'exercice de l'autorité dans l'Église, les " autorités " influençant le plus la vie chrétienne courante et au-delà de ce constat, le type d'autorité que l'on voudrait voir primer.

Les trois dernières questions avaient trait à des modes précis de relation vis-à-vis de l'autorité, notamment les droits de la défense, la consultation et les structures de codécision.

Les résultats présentés en annexe (p. 28) indiquent une manifeste insatisfaction vis-à-vis de l'exercice de l'autorité dans l'Église; ceci est confirmé par un souci presque unanime de voir consulter les croyants concernés par une décision à prendre, ainsi que de voir respecter les droits de la défense et créer des structures de codécision.

La conscience individuelle, que ce soit actuellement ou comme souhait, est massivement l'autorité qui influence le plus la vie chrétienne de ceux qui ont répondu. Au niveau institutionnel, on relèvera l'importance de la paroisse ou de la communauté de base, avant le pape, l'évêque du lieu ou la conférence épiscopale. En parallèle et sans doute explication partielle de ces chiffres, remarquons l'importance mise sur la création de structures de codécision.

## 2. LES PRATIQUES

Les pratiques religieuses forment un ensemble très vaste qu'il n'est pas toujours facile de baliser. A travers les différentes questions, on a voulu considérer des formes traditionnelles de pratiques autour de l'assistance à la messe, ainsi que des interrogations ou des lignes de fractures par rapport à la pratique rituelle : les divorcés remariés et l'eucharistie, la femme et le sacerdoce, la place des démunis.

On a par ailleurs envisagé d'autres formes de "pratiques", par extension de ce terme, telles que les formations religieuses et bibliques ainsi que le lien entre la solidarité et la communion.

On relève que la messe reste centrale. En nette majorité, on souhaite une attitude non contraignante pour la participation des jeunes à celle-ci et en même temps, on forme le voeu que les divorcés remariés participent aux eucharisties. On remarquera une nette faveur pour l'accession des femmes au sacerdoce.

Dans un second volet, on a voulu apprécier ce qu'on appelle la pratique populaire. D'une manière générale pour les différents cas pointés dans l'enquête on remarque qu'il y a une appréciation positive forte pour la dévotion à des saints, les pèlerinages à Lourdes, Banneux, Beauraing et Compostelle; et de façon moins nette pour l'offrande des cierges, l'usage de l'eau bénite et le port des médailles pieuses. En aucun cas, l'appréciation négative ne l'emporte sur l'appréciation positive. Il y a derrière ces questions et les taux de réponse qui apparaissent, une interrogation fondamentale sur le rituel et les démarches de piété. En effet, le mode d'expression religieuse à travers des rites est encore, contrairement à ce que certains affirment, une expression qu'on ne peut négliger et qu'il faut prendre au sérieux. Peut-être ces résultats sont-ils à mettre en rapport avec l'âge des répondants.

## 3. LES PAROLES

L'objectif de cette rubrique était de mesurer le " traditionalisme " ou l'" ouverture " des répondants. Pour ce faire, quatre phrases qui ont été effectivement prononcées mais dont on ne donnait pas l'auteur, de façon à ne pas induire la réponse, ont été sélectionnées.

On relève que les tendances de fond sont le rejet du repli sur soi avec les 93 % de répondants qui ne sont pas d'accord avec l'expression selon laquelle " il y a bien assez de misère chez nous sans que l'on s'occupe de toute celle du monde "; la nécessité de la diversité des démarches individuelles au sein de l'Église à partir de ce que sont les écritures; et l'opinion qu'il y a lieu que le christianisme aide l'humanité à devenir plus juste plutôt que rendre l'humanité plus chrétienne en tant que telle. Par ailleurs, sur un problème qui a longuement mobilisé le monde chrétien depuis 1950, 70 % ne sont pas d'accord avec l'affirmation selon laquelle " on peut considérer que l'enseignement libre est persécuté aujourd'hui chez nous ".

#### 4. LES VALEURS

24 termes représentant des valeurs ont été proposés dans le questionnaire. L'équipe qui a préparé celui-ci a consacré beaucoup de temps au choix de ces termes, en vue d'essayer de cerner au mieux les valeurs de référence. C'est donc sciemment que des termes voisins ont été repris dans la liste : amour et charité, démocratie et liberté, etc.

Il faut bien lire les résultats : ce qui est souvent choisi est prioritaire pour les répondants; ce qui n'est pas ou peu choisi ne figure pas dans " l'unique nécessaire " mais n'est pas pour autant rejeté.

Une analyse complémentaire a montré que les réponses féminines sont plus dispersées que celles émises par les hommes. Il est par ailleurs significatif qu'elles font plus de place à la paix.

Comme l'indique le tableau ci-dessus, 5 termes émergent : l'amour, la démocratie, la justice, la paix, les solidarités. Les termes les moins bien connotés sont le pouvoir, la réussite sociale, la richesse, l'obéissance, le plaisir. Pour réaliser une analyse plus approfondie, il y aurait lieu de se livrer à un examen approfondi du vocabulaire. Ainsi, il est étonnant que la santé n'apparaissent pas de façon plus nette, comme le pluralisme ou même la spiritualité. Il faut sans doute trouver une explication dans les réponses et dans la place des termes sur la dimension polysémique de certains termes et du fait que les termes utilisés se situent dans des registres différents de valeurs.

LES VALEURS	
(les chiffres représentent le nombre de fois que la valeur a été citée)	
POSITIF	
1. Amour	128
2. Démocratie	90
3. Justice	84
4. Paix	79
5. Solidarités	73
NÉGATIF	
1. Pouvoir	0
1. Réussite sociale	0
1. Richesse	0
4. Obéissance	5
5. Plaisir	10

#### 5. LES RÉALITÉS WALLONNES

La question portait sur la comparaison entre les titres différents d'un même ouvrage en français et en néerlandais. Elle n'était sans doute pas suffisamment claire. Le titre français se référait aux Belges (Belges, heureux et satisfaits); le titre néerlandais aux Flamands, Wallons et Bruxellois (Le retournement accéléré : les valeurs des Flamands, des Wallons et des Bruxellois dans les années 90). La reproduction partielle des couvertures des deux ouvrages dans le questionnaire illustre encore plus ces présentations contrastées. Il y a objectivement une tromperie dans cette présentation que beaucoup n'ont pas perçue; elle reflète d'ailleurs un vécu quotidien où beaucoup de Wallons se définissent d'abord comme Belges, tandis qu'au nord du royaume on est d'abord Flamand.

Concernant les réponses en matière de structure de l'Église, les chiffres relativement bas par rapport aux autres scores, expriment un équilibre entre la perception d'un besoin de changement et/ou la crainte de celui-ci. Que les enjeux soient trop peu connus, c'est évident; que de surcroît, l'Église - institution n'est pas ou n'est plus mobilisatrice, l'est tout autant : la crainte de l'Opus Dei, ou d'un autre Monseigneur Léonard, est patente dans les commentaires. Un autre facteur explicatif est le rejet plus ou moins fort du domaine institutionnel à la fois comme lieu d'action et comme lieu qui vaille la peine d'investir.

## 6. SENTIMENT D'APPARTENANCE

Le tableau qui suit montre d'une façon très claire une séquence d'appartenance qui va d'une façon générale du monde vers la parcelle de territoire proche ou lieu de résidence avec, en certains endroits, des ruptures dans cette séquence, par exemple Europe devant monde. Par ailleurs les notions de francophonie et de communauté sont manifestement peu intégrées.

Le monde et l'Europe sont en tête; on peut l'apprécier même si parfois ces attitudes peuvent être analysées comme une fuite un peu utopique, un lointain sur lequel on n'a pas de prise. Les attitudes positives et négatives vis-à-vis de la Wallonie et de la Belgique sont très proches, cette dernière l'emportant de deux coudées. On peut y voir une bonne illustration des mutations insécurisantes actuelles.

La commune a un bon résultat. Visiblement le concept de francophonie internationale est perçu comme flou. La Communauté française, essentiellement Wallonie-Bruxelles dans ce cas, comme mot et comme réalité n'est pas porteuse d'identité.

SENTIMENT D'APPARTENANCE	
OUI	NON
1. Europe	1. Communauté (franç./germ.)
2. Monde	2. Terroir
3. Belgique	3. Francophonie
4. Wallonie	4. Wallonie
5. Commune	5. Commune
6. Francophonie	6. Belgique
7. Terroir	7. Monde
8. Communauté (franç./germ.)	8. Europe

## PRISE DE PAROLE, PAROLES LIBÉRÉES

Christine Bomboir

L'enquête de nos trois associations a donné lieu à une étonnante prise de parole. Près de 16 % des personnes interrogées ont répondu, et de manière souvent très détaillée, - au lieu des 5 à 10 % habituels pour tant de questionnaires et de sondages.

Le présent article est une lecture de l'abondance et de la richesse des **commentaires** émis lors des questions ouvertes de l'enquête, commentaires impossibles à reproduire dans leur intégralité dans le cadre de cette publication.

### 1. LA PAROLE «SOURCE DE MALENTENDUS» (SAINT-EXUPÉRY)

L'écriture et la lecture surpeuplent de sens des formulations que l'on avait, au terme d'un travail minutieux, crues ou espérées sans équivoques. Nous délogent de cette illusion les nombreuses demandes d'éclaircissements, les références à la multiplicité des interprétations, les «je ne comprends pas» (feints ou sincères selon l'enjeu), les «question ambiguë», («mal posée», «très difficile», «pas claire»...).

Cette critique s'envole comme un boomerang. Les raisons de qui répond oui sont souvent celles de qui répond non. Des «pas d'accord» seraient devenus des «d'accord» si leurs auteurs n'avaient supposé que l'assentiment se réduisait au cadre de la question (2.2, 3.3). Les accusations «d'orientations» surgissent là même où des réponses en sens opposés s'assortissent de commentaires très nuancés. Il est difficile pour presque tous de s'exprimer clairement.

L'emballage peut induire en erreur sur le contenu... Mais ce n'est pas tout : il faut encore se mettre d'accord sur la nature de celui-ci. Alors, la parole amorce le débat.

### 2. LA PAROLE QUI RENOUVELLE L'EXERCICE DE L'AUTORITÉ

Oui, la parole réclame aussi, quelle joie, plus de liberté dans le réel : on veut «la consultation», «le dialogue», «plus de débats», on veut «discuter», «délibérer», «avoir son mot à dire». Nos propositions allant dans ce sens (section 1) sont régulièrement accueillies par un «évidemment !» qui mesure la subjectivité à l'œuvre : si «c'est évident», pourquoi le dire, - et sinon, pourquoi le prétendre ? Peut-être parce que la prise de parole va fréquemment de pair avec une remise en cause de l'autorité (1.1. «dictature», «autoritarisme», «autorité apeurée», «autorité dogmatique», «qui détruit»...). Même quand il s'agit d'élargir les structures de codécision (1.6), on se méfie de leur récupération. A l'heure de réformer les instances de l'épiscopat, le rejet d'un certain type d'évêque pèse autant, sinon plus, que le souhait d'être représentés par des gens de notre culture (5.2, 5.3). Même le sacerdoce féminin peut apparaître, chez ceux qui n'y voient point d'empêchements théologiques, comme une forme avancée de cléricisme dangereux (2.8). Et si l'on concède la fécondité de l'union entre tradition et richesse scripturaire, la tradition inquiète autant que la richesse attire (3.2). La démocratie comme valeur (4) se porte plutôt bien.

Mais l'autorité rattrape ses contestataires, qui l'appliquent plus facilement ... aux autres - aux adolescents, notamment (2.3) - bien que les maîtres-mots en matière d'eucharistie dominicale restent «l'exemple» et «la motivation».

### 3. LA PAROLE QUI DIT NOS CONTRADICTIONS

Il est sans doute plus facile d'insister sur le respect dû à l'enfant dans l'enseignement (3.4) que d'accorder à l'adolescent la liberté de ses pratiques religieuses.

Les mots courent le risque, non dénué de beauté, de mettre en avant des contradictions souvent bien embrouillées. On porte haut la conscience individuelle (question 1.3.), le pluralisme dans l'enseignement (question 3.4)...- mais moins le monde, défini comme «grand village» par qui n'a vraisemblablement pas tenté d'en faire le tour. Personnaliste sur le plan moral, on l'est bien moins sur le plan culturel. Expressif jusqu'à l'éloquence pour affirmer l'identité chrétienne, on restitue toutefois une certaine justesse à l'image du wallon taiseux quand précisément c'est l'avenir de la Wallonie qui est en jeu (questions 5.2, 5.3).

Démarche communautaire, la messe sans solidarité ni communion perd du sens pour beaucoup, dans la force de leur volonté de cohérence (2.1, 2.2). Des trésors de nuances chatoyantes sont déployés pour nommer des valeurs voisines comme la «compréhension», «l'écoute», «l'accueil», «l'humilité», la «tolérance» - outre d'autres valeurs similaires déjà proposées au choix (4). On se défend (2.9) de porter des jugements ... mais en émettant, quant à la pastorale des personnes divorcées remariées (2.5, 2.6), des procès d'intention et même des intentions de procès : il y a pourtant quelque 90 % de non divorcés parmi les invités à cette parole. Serait-ce que la différence au sein d'un groupe dérange davantage que celle de plus loin, qui inspire le gros succès d'une solidarité volontiers «sans frontières» (2.7) et des appartenances «au monde» ou à «l'Europe» (6) ?

Mais cette parole assume souvent (2.7) le décalage entre la pensée et les actes. Et elle veut aller plus loin, dans l'engagement qui la fait chair.

### 4. LA PAROLE QUI ENGAGE

Parole inventive ! Elle offre encore une trentaine de valeurs à celles que notre questionnaire suggérait (section 4). Elle énumère une quinzaine d'«autorités» - groupes, témoignages, textes, gestes ... - qui influencent la vie chrétienne courante (1.2), et une vingtaine - les mêmes ou d'autres - que l'on souhaiterait «voir primer» (1.3). Elle s'intéresse à d'autres pratiques «valables» (bénédictions, rogations, Zen, pénitences, ...) (2.10). Elle s'efforce de dépasser les clivages entre la personne et la communauté (1.2, 1.3).

C'est aussi la parole qui déclare doutes et réticences, que l'on retrouve dans les tiroirs «sans avis/sans réponse», où nous aurions tort de ne fourrer que des indifférences (1.5, 2.1, 2.4).

Elle donne des lettres de noblesse à la formation comme pratique religieuse (2.4). Elle a de plus en plus de mal à distinguer la justice du fait chrétien, qui l'englobe, voire s'y identifie (3.3).

Dans ses révoltes, elle nous incite à comprendre certaines formes de sécularisation, non plus comme un défaut mais comme un surcroît d'exigence - trop souvent désavoué par la médiocrité institutionnelle.

Elle rappelle enfin le dynamisme de ces nouveaux jeunes qui ont plus de cinquante ans (65 % des participants). La question de ce qu'on appelle «la relève» n'existe-t-elle pas dans la société civile tout court ? La parole vétérane ne cesse de répéter le devoir d'écoute vis-à-vis des plus jeunes, que notre enquête ne semble pas avoir touchés. Que nous dit leur silence ?

C'est là un autre défi, avec le rêve d'une autre enquête qui les captiverait autant que celle-ci semble avoir passionné leurs aînés.

## QUELLES VALEURS POUR L'ÉGLISE DE WALLONIE EN L'AN 2000 ?

Paul Gérardin

Un tel thème nous engage sur un chemin semé d'embûches, qu'il convient de baliser.

Convenons d'appeler "valeur" une chose, une idée, une personne, une situation que l'on apprécie positivement parce qu'elle permet une action qui vaut la peine : viable, responsable, dotée de sens... Ces trois termes s'avéreront importants dans la suite du texte (1).

Ici intervient le risque de dérive. Tout discours général sur les valeurs semble postuler des principes d'action - liberté, responsabilité, égalité, justice, respect de la personne... - évidents pour une collectivité donnée. Or, de deux choses l'une. Soit, cette référence est purement rhétorique et on banalise ce dont on parle; soit, elle est marquée du sceau d'une autorité morale qui s'en réclame, et on risque de tomber dans la manipulation.

Or, ces pièges sont particulièrement d'actualité dans le contexte wallon au sein de la société belge. On sait que, au cours de son histoire, celle-ci s'est structurée autour de "piliers", notamment "catholique" et "laïque". Qu'est-ce à dire ? La relation à l'Etat a été organisée par l'appartenance à des groupes intermédiaires cloisonnés les uns par rapport aux autres. Les réseaux scolaires, hospitaliers, sociaux, associatifs sont parallèles et les gens - p. ex., enseignants de l'officiel et du libre - y sont "voisins" autant que "concitoyens" (2). Les institutions regroupées en réseaux gèrent des intérêts de natures diverses : élargissement de la clientèle, obtention de subsides, influence sur la décision politique. Pour chacune, le fait de se revendiquer de grands principes - comme la solidarité - est une arme dans la concurrence avec ses homologues des autres réseaux. Certes, ces principes ne sont pas qu'un habillage des intérêts des uns et des autres - Eglise, partis, syndicats, organisations patronales... Mais chacun tente de s'approprier des valeurs par

ailleurs largement sécularisées. Et cette surenchère aux valeurs (qu'elle provienne des milieux catholiques ou laïques...) alimente des "cléricalismes" rivaux qui cloisonnent les citoyens.

Cependant, l'évolution de la société et les aspirations des citoyens frappent de plus en plus ces clivages d'obsolescence. On assiste à des tentatives de plus en plus significatives pour recomposer la société civile sur d'autres bases que les "piliers". Et à l'intérieur de ceux-ci, on rencontre des tensions entre usagers, professionnels, garants idéologiques. Pensons aux controverses au sujet du statut des enseignants à l'intérieur du réseau catholique. Ou encore à la situation de l'Eglise catholique elle-même, de plus en plus diversifiée entre des chrétiens dont une bonne partie ne se reconnaît plus dans la présentation que la hiérarchie donne du catholicisme.

Il importe donc de **ne pas perdre de vue que les "valeurs" sont indissociables de représentations sociales**. Elles émergent de pratiques quotidiennes, de relations de pouvoir, de conflits; elles balisent les positions hiérarchiques, motivent les bases, justifient des situations, interviennent dans les débats, servent à intégrer et à exclure.

Dans cette perspective, je présenterai d'abord un **état de la question** sur les valeurs religieuses et morales des "Flamands, des Wallons et des Bruxellois dans les années '90" sur base d'une enquête récente à ce sujet (3). Ensuite, je chercherai à comprendre ces **tendances** lourdes dans la logique du devenir du monde moderne et de l'Eglise. Enfin, j'esquisserai des **pistes de réflexion** plus "normatives" : à quelles conditions des convictions inspirées par la tradition de l'Évangile peuvent-elles "parler" aujourd'hui dans notre contexte ?

(1) J. VALLERY, *Passages, Vie Ouvrière*, Bruxelles, 1988.

(2) A ce sujet, cf. "Mitoyens ou Citoyens. Pour en finir avec les piliers", numéro spécial de *La Revue Nouvelle*, octobre 1990.

(3) L. VOYE, B. BAWIN-LEGROS, J. KERKHOFS, K. DOBBELAERE, *Belges, heureux et satisfaits. Les valeurs des Belges dans les années '90*, Fondation Roi Baudouin, De Boeck Université, Bruxelles, 1992.

Le titre néerlandais du même ouvrage est différent et bien plus précis à tous égards : "De Versnelde ommekeer. De Waarden van Vlamingen, Walen en Brusselaars in de jaren negentig".

## I. PROFIL RELIGIEUX DES WALLONS

L'image d'une Wallonie davantage pluraliste et marquée par la laïcité face à une Flandre plus conservatrice et massivement catholique s'estompe de plus en plus.

Une enquête internationale sur les valeurs des Européens avait déjà été réalisée en Belgique en 1981. Les résultats plus récents de 1990-91 manifestent une réduction constante de la différence entre les trois régions du pays. Flandre, Wallonie, Bruxelles se situent dans une évolution continue qui va des pays latins aux pays anglo-saxons, et qui a atteint son degré maximal dans les pays scandinaves. Quelles tendances peut-on discerner (4) ?

Plus on appartient aux jeunes générations, avec un cadre de référence qui dépasse le local, une ouverture à des idées nouvelles et au changement, plus on se rapproche d'un profil dont voici les caractéristiques les plus importantes pour notre propos :

- Une recherche du sens de la vie et de la mort dans "l'ici-bas". La question du sens n'en est pas moins présente, et à Bruxelles plus qu'ailleurs... Mais la démarche spirituelle n'est pas associée à celle du salut, même si elle garde un certain lien avec la culture judéo-chrétienne.

- Une distanciation par rapport à l'institution ecclésiastique, avec 65 % de gens qui se définissent comme catholiques (contre 72 % en 1981) et 15 % de pratiquants. Cette faible pratique n'exclut pas un recours aux rites de l'Eglise. Mais il ne s'agit pas d'une adhésion explicite à celle-ci : en l'absence d'alternative au catholicisme officiel, on puise dans un réservoir de symboles considéré comme patrimoine commun.

Par ailleurs, les rangs de l'Action catholique s'éclaircissent et, dans les institutions, le sigle "C" fonctionne de plus en plus comme une référence sociale détachée de l'acte de croire.

- Une recomposition de la tradition chrétienne. A sa guise, chacun(e) sélectionne, redéfinit, opère un syncrétisme. Ainsi, la croyance en un Dieu personnel diminue. Cependant, le choix peut très bien porter sur des croyances d'origine chrétienne, mais comme expression d'une

culture commune détachée du Magistère catholique.

- Une éventuelle expérience religieuse en relation avec les préoccupations du quotidien. Ainsi, la prière, surtout de demande et de remerciement, est plus fréquente que la croyance en Dieu. Cette attitude est plus marquée chez les femmes que chez les hommes. Peut-être en raison de leur investissement plus intense dans le quotidien...?

- Une indifférence devant les interventions de l'Eglise dans le domaine éthique. Ces prises de position sont d'autant moins "appréciées" que le message concerne la vie personnelle. En effet, elles apparaissent moins légitimes et pertinentes dans les questions de bioéthique et de morale sexuelle que dans les questions sociales.

L'intrusion dans les questions relatives à la vie, à la mort, à la sexualité est davantage refusée en Flandre qu'en Wallonie. Par ailleurs, les interventions à portée sociale rencontrent plus d'audience quand il s'agit de questions lointaines comme les relations Nord-Sud. Une exception intéressante : un certain intérêt dans le milieu des travailleurs manuels pour les prises de position relatives à l'emploi.

- L'adhésion à une éthique de la situation, au sens d'une appréciation des actes à partir des valeurs en cause dans le contexte concret plutôt que de principes généraux et intemporels.

\* \* \*

Ces résultats nous interrogent. Non point que l'opinion publique constitue la norme ! Mais cette enquête, comme bien d'autres sur le même thème (5), nous renvoie une image de la société dans laquelle nous vivons et agissons.

D'une part, nous sommes interpellés comme chrétiens. Certes, on n'assiste pas à une sécularisation pure et simple de l'espace public et de l'expérience individuelle. L'évolution en cours est plus douce, mais peut-être plus radicale. En effet, elle ne touche pas seulement le contenu des croyances mais la conscience religieuse elle-même. Elle est à l'œuvre, à des degrés divers, à l'extérieur de l'Eglise comme chez

(4) Je me réfère globalement à L. VOYE et al., *op. cit.*, p.159-235.

(5) Notamment les travaux menés à l'initiative de la Fondation pour l'Etude des systèmes de valeurs en Europe; à ce sujet, cf. Y. LAMBERT, "Vers une ère post-chrétienne ?", dans *Futuribles*, juillet-août 1995, p.85-111. Voir par ailleurs : L. ROUSSEL, "Des grands désaccords sur 'l'Evangile de la vie'", dans *La Cité*, 4 mai 1995, p.6-11; H. TINCQ, "Les valeurs protestantes séduisent de plus en plus de catholiques", dans *Le Monde*, 19 octobre 1995, p.11.

ceux qui se disent catholiques. A la limite, **chacun** construit le sens de sa vie sur terre et se "bricole" des convictions pour répondre aux problèmes du quotidien. Dans cette attitude, **la tradition chrétienne** peut être utilisée et recomposée de façon sélective, mais elle est de moins en moins une référence significative dans la démarche spirituelle et dans la façon de penser l'action. Quant à **l'Église**, même si elle organise des manifestations et offre des services que les individus "consomment" en fonction des circonstances de leur vie, elle perd peu à peu la capacité de partager ses croyances et ses normes morales.

Plutôt que de parler de façon générale de "mort de Dieu" ou, au contraire, de "retour du religieux", il conviendra de s'interroger sur la nature et les conséquences d'une dissociation qui semble s'opérer - aujourd'hui en Occident dans le contexte du catholicisme romain - entre ces trois composantes de toute religion :

- **l'expérience** d'ouverture à une transcendance
- la **tradition** d'un événement et d'un message réinterprétés au fil de l'histoire
- **l'institution** au sens d'organisation d'une communauté en vue de la gestion des "biens du salut".

D'autre part, les tendances qui se dégagent de l'enquête nous interpellent aussi comme citoyens.

Deux indices à ce sujet. D'abord, on assiste à un effritement de la dimension collective. Si environ 70 % des gens interrogés gardent largement confiance dans des institutions qui les concernent au quotidien, comme le système scolaire et la sécurité sociale, cette confiance est médiocre quand il s'agit des institutions politiques (50 %) et de l'Église (49 %) (6). Par ailleurs, on remarque une tolérance face à des comportements socialement irresponsables, comme la fraude fiscale ou la conduite automobile sous l'emprise de l'alcool... La rigueur est plus grande selon le degré d'appartenance à l'Église, ce qui indiquerait un lien entre persistance des valeurs collectives et attachement à une religion cohérente. A ce sujet, pas de différence notable entre Flamands et Wallons, si ce n'est que les premiers se montrent plus

"libéraux" quant aux questions d'éthique sexuelle.

Interpellés comme citoyens, nous le sommes dans la mesure où de telles données semblent confirmer la montée de "valeurs individualistes". Pourtant, il faut être attentif à ne pas se faire une représentation purement négative de ce qu'on appelle ainsi. En effet, la distanciation par rapport à des instances collectives perçues comme lointaines ou peu crédibles va de pair avec le renoncement à la recherche de sécurités assurées de l'extérieur par un pouvoir matériel ou symbolique, avec la valorisation d'un modèle qui valorise la responsabilisation de la personne ("*avoir notre mot à dire dans les questions qui nous concernent...*") et la priorité de l'être sur l'avoir ("*une société plus humaine, où les idées comptent plus que l'argent...*").

Au terme de cette radioscopie commentée de l'état de l'opinion, une problématique émerge : la place de l'Église dans la modernité. Rien de bien neuf. A ceci près que la question s'est radicalisée. Dans ce contexte contemporain dont il importe de bien saisir la spécificité, elle ne porte pas sur les "raisons de croire", mais sur **le fait même qu'une conviction inspirée par Jésus-Christ puisse être significative pour la recherche de sens et l'orientation de l'action.**

## II. ... A L'ERE "POSTMODERNE"

La toile de fond de ce présent, c'est la **modernité**, dont on peut rappeler ainsi le projet (7) :

- L'affirmation de l'être humain comme **sujet** de son histoire individuelle et collective, à la fois préparée par le pôle prophétique du judéo-christianisme et freinée par l'institution cléricale. Face aux contraintes et aux fatalités de toutes sortes, "*ose te servir de ta raison*" (Kant). Dotés de raison, les êtres humains sont égaux en dignité. Leur vie en société est placée sous le signe de l'auto-nomie et de l'auto-gestion.

- La **raison**, à la fois point de départ et auxiliaire de cette affirmation. Transformer la nature, rechercher des avantages au moindre coût, comptabiliser

(6) L. VOYE et al., *op. cit.*, p.178, émettent l'hypothèse d'un lien entre la proximité par rapport à l'Église et la recherche d'intégration sociale, notamment parmi les classes moyennes.

(7) Cf. A. TOURAINE, *Critique de la modernité*, Fayard, Paris, 1992.

l'actif et le passif des opérations... C'est le domaine du rationnel : réussir une action efficace. Mais elle est aussi condition d'une action "responsable", qui répond de l'être humain seul ou en société. C'est le domaine du raisonnable : réfléchir sur le sens du devenir humain, sur le bien et le mal de façon à permettre la vie ensemble d'individus qui ne sont plus assujettis à un absolu contraignant.

- La **liberté** comme auto-détermination c'est-à-dire arrachement au donné et engagement vers des fins que l'on se donne. L'**identité** comme reprise du passé commun dans la perspective de l'avenir qu'on veut bâtir ensemble.

C'est dans le sillage de ce courant qu'est apparue, au 19<sup>e</sup> siècle, l'idée de nation dans ce qu'elle a eu de mobilisateur : partage d'identités culturelles dans un projet politique au sujet de ce qu'on veut être comme société et de la façon dont on veut gérer son développement. Il faut dire que la Wallonie n'a guère participé à cette conquête d'une identité collective à partager. Haut lieu de la naissance du capitalisme industriel, puis des luttes sociales pour contrôler l'accumulation du capital, elle a paradoxalement vécu cette histoire sans conscience d'appartenance à une même région. Sous la houlette d'un Etat "belge" et d'une classe dirigeante "francophone", Wallonie et Flandre allaient être embarquées dans la grande aventure moderne en vivant des dépossessions à la fois complémentaires et opposées. En effet, le pseudo *leadership* économique et politique dévolu à la première par les forces unitaristes alla de pair avec une léthargie de la conscience régionale. Quant à une minorisation systématique de la seconde, elle constitua le creuset d'une découverte de soi et d'une volonté d'autonomie, voire d'hégémonie.

En 1960, la Wallonie industrielle commencera à se découvrir une communauté de destin... sous le signe du déclin. A ce moment, l'industrie et la classe ouvrière régressent au profit du secteur tertiaire et des cadres. On entre dans la société "post-industrielle", berceau de la "postmodernité" actuelle.

L'activité économique n'a plus seulement pour effet de produire des biens matériels dans le cadre de l'organisation du travail. Elle fait de plus en plus intervenir la

production de biens culturels (information, communication, santé...) qui transforment directement le cadre de vie : la façon de s'informer, d'habiter, de se soigner. Bien plus, qui sont susceptibles de modifier le corps, l'affectivité, l'intelligence des humains.

Pendant ce temps, l'individualisme est en train de s'infiltrer dans la société, comme une manière d'être commune à tous. Voici trois textes révélateurs de climats différents dont le rapprochement permet d'évaluer la rupture décisive qui s'est opérée en quelques siècles, avec le nouveau basculement culturel qui intervient à partir des "Golden sixties".

Imaginez ce que prier "Notre Père" peut signifier pour les uns et pour les autres !

- Au XVII<sup>e</sup> siècle, Ancien Régime, Bossuet (8) :

*"Seigneur, il faut mourir; vous l'avez dit : le riche comme le pauvre, le roi comme le sujet. C'est ce coup inévitable de votre main souveraine qui égale toutes les conditions, tous les âges, tous les états, et la vie la plus longue avec la plus courte; (...). J'adore donc, ô Dieu, ce coup tout puissant de votre main souveraine; (...)."*

- Au XIX<sup>e</sup> siècle - société industrielle - ce passage bien connu de l'*Internationale* :

*"Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes. Il n'est pas de sauveur suprême, ni Dieu, ni César, ni tyran."*

- Dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle - aube de la société post-industrielle -, les personnages d'un roman (9)

*"Comme presque tous leurs collègues, Jérôme et Sylvie étaient devenus psycho-sociologues par nécessité, non par choix. Nul ne sait d'ailleurs où les aurait menés le libre développement d'inclinations tout à fait indolentes. L'histoire, là encore, avait choisi pour eux. Ils auraient aimé, certes, comme tout le monde, se consacrer à quelque chose, sentir en eux un besoin puissant, qu'ils auraient appelé vocation, une ambition qui les aurait soulevés, une passion qui les aurait comblés. Hélas, ils ne s'en connaissaient qu'une : celle du mieux-vivre, et elle les épuisait."*

\* \* \*

En cette fin du deuxième millénaire, le

(8) A.M. DI NOLA, *Le livre d'Or de la Prière*, P. Seghers - Marabout Université, Verviers, p.331.

(9) G. PEREC, *Les choses*, cité par M. CLEVENOT, *L'Eglise perd la raison*, Syros, Paris, 1990, p.78.

programme de la modernité est miné par une contradiction. **L'inflation de la rationalité purement calculatrice, triomphante dans la compétition économique qui mobilise la science et la technique, semble dévaluer l'action raisonnable, dépouiller le sujet de sa capacité de produire l'histoire.** En marge d'engrenages vécus comme inexorables, celui-ci se recroqueville jusqu'à se réduire à l'individu choisisseur de programmes, de voyages, de rêves, en tout cas de marchandises. A moins qu'il ne se barricade dans la redécouverte passionnée d'identités communautaires : "nous", s'il le faut à l'exclusion de l'autre. De part et d'autre, le sujet sans la raison, en ce que celle-ci était censée servir l'unité dans la diversité de l'humain.

A titre d'état des lieux - sommaire mais destiné à provoquer la réflexion - voici quelques "instantanés" sur des valeurs éthiques et politiques héritées de la modernité, avec des "flashes" sur la Wallonie (10).

- **Liberté - égalité - fraternité**

La destruction du mur de Berlin a signifié la fin d'un despotisme. Mais, peut-on se demander, "qui fera peur aux riches, maintenant ?". On n'assiste pas seulement à la prééminence de l'économie de marché, mais au triomphe de l'argent, qui éclate aussi bien dans le cynisme des riches que dans la peur des classes moyennes. Tant pis pour le pauvre. Il n'est plus un exploité, acteur potentiel dans un combat pour la justice, mais un "exclu", objet d'une indifférence entrecoupée de moments éphémères de compassion.

Certes, le Tiers-Monde était déjà exclu mais on a découvert l'exclusion quand elle a touché le monde entier...

Quant à la Wallonie, elle se découvre comme une des régions les plus pauvres d'Europe. Elle n'a pas réussi sa reconversion avant que ne débutent les grandes manœuvres de la compétition mondiale. **Comment agir, enfin, sur son propre destin ?**

Cultiver les initiatives économiques "porteuses". Oui, mais pour ce faire, il faut dépasser l'héritage d'un capitalisme

extraverti, qui a utilisé les opportunités de la Wallonie sans mobiliser l'investissement et un tissu d'entreprises au service du développement durable de la région.

Faire valoir des principes de solidarité dans la ligne de la tradition de gauche du sillon Sambre-et-Meuse. Oui, mais pour être un ferment au-delà de la grande période industrielle et ouvrière, le progressisme politique aurait dû être lié à un projet culturel et à un courant intellectuel. Faute d'enracinement dans le terrain régional, les valeurs proclamées risquent de devenir des références creuses, en décalage avec les pratiques effectives, dès que s'estompe le paysage socio-économique qui les alimentait.

- **Démocratie**

Les figures centrales en étaient le citoyen et le responsable politique. Au premier tend à se substituer le consommateur, défini à partir de ses préférences individuelles. Au second, le "décideur", membre coopté d'une oligarchie libérale. Pourquoi cette dégradation de la participation et de la représentation ? Les instances politiques garantes de l'intérêt général s'anémient entre une base qui s'atomise dans le repli sur le privé et un sommet qui se globalise dans les stratégies multinationales.

Et la Wallonie, à l'heure du rodage de ses nouvelles institutions régionales ? Pressée par l'urgence des réponses à apporter aux problèmes économiques, en l'absence d'une classe d'entrepreneurs solidement enracinée dans la région, lestée du poids déterminant d'un parti socialiste qui a occupé le terrain à défaut d'orienter le cours des événements, elle a laissé ses institutions pédaler dans le vide. Quand les bureaucraties ont proliféré sur un désert économique, quand les débats de société sont dilués dans les manœuvres politiques, quand des partis sont installés dans une position dominante, quand celle-ci est entretenue par le clientélisme, **comment convaincre le citoyen qu'il lui appartient de faire vivre la démocratie ?**

- **Progrès**

Les Wallons ont adopté ce terme dans son acception la plus positive : être

(10) Deux contributions ont tout particulièrement alimenté cette réflexion : J.C. GUILLEBAUD, *La trahison des Lumières. Enquête sur le désarroi contemporain*. Seuil, Paris, 1995; "Wallonie : autour d'un manifeste", numéro spécial de *La Revue Nouvelle*, n° 1, janvier 1987.

“*progressiste*”, n’est-ce pas, au cœur du présent, prendre appui sur le passé pour forger un projet d’avenir ?

Le passé, il est bien là : ces dernières années, nombre d’anniversaires ont été célébrés avec tambours et trompettes, qu’il s’agisse de 1789, de 1492 ou de 1945. Mais au moment même où ils se retrouvaient sur le mur de l’Atlantique, les grands de ce monde laissaient se perpétrer au Rwanda un génocide annoncé. Nostalgie, et non mémoire qui nourrit les esprits et les cœurs pour affronter les problèmes de l’heure.

Parallèlement, quant à l’avenir, l’Occident pratique un optimisme sans espoir. L’homme blanc s’est débarrassé de ses remords. Sans complexes, il propose à la face du monde un modèle de réussite axé sur la performance dans la compétition pour le “*toujours plus*”. Dommage pour les “*losers*” et tant pis si la perspective d’un monde fini ne cadre pas avec cette boulimie.

Dans sa situation précaire, la Wallonie est préservée d’un tel optimisme impitoyable. L’absence d’illusions peut être salutaire mais ne tient pas lieu de projet d’avenir... Notre région a commencé à découvrir son passé au moment où celui-ci lui échappait avec l’effondrement industriel. Dans ces conditions, **créer une identité mobilisatrice** est une tâche bien ardue.

#### • Universalisme

Cette création d’une identité forte ne risque en tout cas guère, dans le Sud de la Belgique, de prendre la forme du particularisme agressif qui va aujourd’hui de pair avec le rouleau uniformisateur de la mondialisation. Région charnière, terre de passage, population marquée par le métissage, la Wallonie est bien placée pour valoriser l’unité dans la diversité, dans la ligne du versant humaniste de la modernité. A condition qu’elle approfondisse l’interculturalité sans céder à des sirènes xénophobes étrangères à sa tradition. Pourvu aussi qu’elle parvienne à dépasser les sous-régionalismes en tablant sur une histoire partagée. L’identité wallonne est une construction sociale en devenir plutôt qu’un donné culturel fort cimenté. Elle est fragile parce qu’ouverte. La cultiver comme telle, c’est se situer au cœur d’un des enjeux majeurs de cette fin de siècle : **l’accès à un**

**universalisme non réducteur des différences.**

#### • Laïcité

En Belgique, on a peine à se représenter le fait de la laïcité comme une valeur sociale positive de la modernité, et non comme une idéologie particulière. Il s’agit en effet de **l’idéal du pluralisme dans l’autonomie des convictions et le partage de celles-ci**. Il faut reconnaître que la Wallonie n’a pas créé une véritable tradition laïque. En fait de laïcité, au P.S. dominant dans la région, on a surtout connu un anticléricalisme qui a servi de cache-misère idéologique. Et les pratiques politiques des chrétiens ont eu du mal à s’affranchir des directives de l’Eglise. Ces clivages ont handicapé la naissance de mouvements sociaux cohérents et l’émergence de débats non partisans. Or, au moment où, comme on l’a vu, une certaine communication commence à s’opérer entre les “*piliers*”, voici que les vieux démons semblent réactivés de l’extérieur. En effet, on assiste non seulement à l’avènement du fondamentalisme, mais à des accès de piétisme inquiétants. Inquiétants parce que l’intelligence - la foi qui cherche à comprendre - n’y trouve pas son compte. Et de façon symétrique, on voit réapparaître une étrange passion anticléricale. Etrange, parce que, dans une société largement sécularisée, on peut s’étonner de ce militantisme à vide... En tout cas, ici aussi, on assiste à une régression par rapport à la raison “*raisonnable et démocratique*” qui constitue l’idéal de la modernité.

\* \* \*

Sur ce tableau assez noir, comment se dessine notre problématique concernant la place de l’Eglise dans la modernité ?

Cette noirceur conforte les nostalgiques de l’ordre clérical ancien, les tenants d’une vérité qui passe par les canaux d’une autorité “*verticaliste*” et non par les procédures d’une raison critique. “*Nous vous l’avions bien dit. Faites-nous confiance, nous savons ce qui est bon pour vous.*”

Cette spéculation sur le désarroi de la modernité, dans des milieux ecclésiastiques qui, au fond, ne l’ont jamais acceptée, peut

très bien s'accompagner d'un *flirt* démagogique avec les composantes les plus douteuses du "postmoderne" : l'accent sur la spiritualité indicible des parcours singuliers au détriment de toute intellectualisation des croyances, l'appel aux consciences sans mise en cause des mécanismes socio-économiques, la médiatisation tapageuse d'expressions religieuses...

Ces tentatives de restauration - accommodation à bon compte - ne sont pas à la hauteur de ce qui est en jeu. En effet, **le nouveau paysage ne dispense pas l'Eglise d'une confrontation avec la modernité. A l'une et à l'autre, il pose des questions tout simplement humaines, pour lesquelles aucun gourou n'a de réponses à sa disposition.**

Emile Poulat nous en offre ce résumé saisissant :

*"Ainsi, en un quart de siècle, dans un tohu bohu de contradictions, nous aurons vu la fin d'un style de vie ecclésiastique et d'un mode de pensée chrétienne, en même temps que le chalumeau de l'apocalypse à Hiroshima, la domestication de l'énergie nucléaire et le premier homme sur la lune, l'exacerbation des nationalismes et le tourisme sans frontières, la rationalisation de la guerre et la folie de la paix, l'idéologie du développement et le développement de la misère, une gigantesque puissance de mort accumulée, l'intervention humaine sur les mécanismes vitaux et les victoires décisives de l'hygiène. Un autre monde en vérité, mais un monde à deux faces : celui de l'expansion, que façonne la grande aventure, demiurge de l'humanité; celui de la dérégulation où sévissent nos modernes plaies d'Egypte : la faim, l'enfermement, la torture, la terreur, l'exode, l'abêtissement, la désespérance... Ces deux expériences ont conjugué leurs effets : que faire et que dire en ce monde, qui parle vraiment et soit à la mesure de toutes ces situations au lieu de paraître dérisoire et insignifiant ? Expérience cruciale, qui ne débouche sur aucune route ouverte, qui en autorise beaucoup, mais qui fait coupure : on saute le pas - le premier, d'autres s'offriront -, on décroche, ou on s'y refuse, sans savoir si sera reçu, entendu, ce qu'on dit et fait."* (11)

### III. ... A L'ERE "POSTCHRÉTIENNE"

Dans cet autre monde, le programme de

la modernité reste inachevé, comme le dit J. Habermas. Cependant, la figure historique, non seulement du catholicisme romain, mais du christianisme occidental, n'est-elle pas tout aussi usée (12) ?

Pour répondre à cette question, reprenons la distinction déjà opérée entre ces trois composantes du phénomène religieux : expérience, institution, tradition (13).

#### I. L'expérience religieuse

Oui, le "religieux" est omniprésent dans les sociétés postmodernes. Il peut revêtir des masques inquiétants (les sectes et l'intégrisme...), exotiques (les spiritualités orientales...) ou passéistes (la curiosité amusée ou énervée pour les heurs et malheurs de l'autoritarisme dans l'Eglise romaine...). Il est aussi à l'œuvre dans une recherche spirituelle qui peut être très profonde et inspirer des engagements intenses.

Peut-on parler d'un "retour du religieux" ? Tout dépend de ce qu'on entend par là. Certes, nous avons constaté que l'expérience religieuse reste présente, en relation avec les préoccupations du quotidien, sous la forme de la prière de demande et de remerciement. Mais un beau texte de l'Abbé Pierre nous prémunit contre les conclusions hâtives.

*"... 'Donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.' Ce 'donne-nous' est souvent le commencement, parfois même l'unique objet et la finalité de la prière. Et pourtant, nous l'avons vu, la prière n'est pas dans la demande, même la plus justifiée, la plus sacrée ! 'Mon Dieu, guérissez mon fils', 'Mon Dieu, arrêtez la guerre en Yougoslavie', 'Mon Dieu, nourrissez ceux qui ont faim', cela ne peut suffire ! Certes, Jésus a dit : 'Demandez et vous recevrez. Frappez et on vous ouvrira' et cette réalité est inscrite dans la prière. Peut-on prier dans l'indifférence de l'enfant qui meurt au Rwanda ou des habitants de Sarajevo sous les bombes ?*

*Mais si l'on s'en tient là, comment ne pas être déçu ? Quand on convoque la multitude 'pour une journée de prière pour la paix', ne sait-on pas que l'on risque que les gens un peu sensés s'en aillent en se demandant en quoi cette prière a servi à amener la paix en Bosnie, au Rwanda ?*

*Car si prier, c'est demander la paix, il*

(11) E. POULAT, *L'Ere postchrétienne*, Flammarion, Paris, 1995, p.192.

(12) La réflexion à ce sujet est largement redevable de A. BASTENIER, "Les figures historiques du christianisme", dans "1945-1995. Cinquante ans, rebondir", numéro spécial de *La Revue Nouvelle*, octobre 1995, p.112-127.

(13) Cette distinction est empruntée à C. HERVIEU-LEGER, *La religion pour mémoire*, Cerf, Paris, 1993.

*ne s'agit pas de la paix des armes, mais de la paix des cœurs, de laquelle dépendra finalement la paix des armes. Car si prier, c'est demander le pain, il faut savoir que le pain est le produit de notre travail. De Dieu viendra la force pour l'accomplir. Le pain, il est surabondant sur terre, mais ce n'est pas à Dieu de le distribuer. Certes, il est des terres arides, mais nous savons que le désert peut devenir fertile pour peu que l'on procure à nos frères qui y vivent graines, semences et engrais appropriés. Que ton âme soit dans la paix de Dieu, qu'elle rayonne, cette paix, autour de toi, que de proche en proche elle soit contagieuse, à la dimension de la planète... mais ce n'est pas ça qui te dispense de voter !*

*'Donne-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour' : en même temps qu'une supplication, une prière et une espérance, c'est un devoir qui nous est indiqué là. Lorsque, une fois passée la toute petite enfance, l'enfant sait ce qu'est un père, il en attend le pain, toutes les sortes de pain dont il a besoin. Mais, dans cette espérance confiante, ne prend-il pas conscience que, relativement à son père et par son intermédiaire, des devoirs lui sont imposés.'*  
(14)

Retour du religieux ou dissémination du religieux dans le polythéisme ? Ce qui est certain, c'est que l'expérience religieuse - qu'elle revête des formes "régressives" ou humainement "dynamisantes" - est de plus en plus liée à l'affirmation de la subjectivité de l'individu qui, parmi les "biens religieux socialement disponibles", choisit ce qui correspond à ses aspirations.

## 2. L'institution catholique-romaine

Si l'expérience religieuse est aussi diffuse, c'est parce que la médiation institutionnelle fait problème. A ce sujet, les enquêtes convergent sur un constat : la longue et lente décomposition du catholicisme romain.

Dans certains Etats, dont la Belgique, les institutions catholiques gardent une vitalité apparente : importance du patrimoine immobilier, médiatisation des diktats - oppositions - dissidences, activité de groupes de pression, assomption de missions de service public... Il n'empêche que la

capacité d'emprise sur les individus fait de plus en plus défaut à l'intérieur de ces institutions, qu'un nombre croissant de contemporains font sécession par rapport à elles ou, mais ceci n'est pas neuf, les fréquentent pour des raisons qui n'ont rien à voir avec une adhésion au catholicisme officiel.

La "révolution tranquille" au Québec fait ici office de cas de figure. En quelques années, mais sans tambours ni trompettes, on est passé d'un catholicisme de masse à une relégation de l'Eglise au rang de figure importante du patrimoine culturel. Certes, tout ceci se passe dans l'orbite de l'Occident moderne, auquel d'aucuns opposent, par exemple, la vitalité des Eglises d'Afrique. J'ai eu récemment l'occasion de mesurer l'importance de la présence de l'Eglise dans la société du Kivu, où elle constitue un véritable pilier, substitut d'un Etat décomposé. En même temps, elle table largement, et inconsciemment, sur ce noyau culturel "autoritaire - magique - religieux" qui paralyse la société. Le catholicisme risque de recycler en Afrique les ingrédients religieux qui ne font plus recette en Occident... Déjà, dans les classes populaires, la spontanéité religieuse brimée par l'appareil ecclésiastique se réfugie dans les sectes. Et parmi les intellectuels, s'amorce une sécession à l'Occidentale (15). Ces constats et l'analyse qu'ils appellent pourraient s'appliquer ailleurs, en particulier en Amérique latine. Décidément, il est difficile de tenir compte des leçons de l'histoire... Ce gaspillage de ressources spirituelles est d'autant plus regrettable que, chez nous comme ailleurs, se vivent des pratiques interpellantes dans l'Eglise : à la marge, dans les interstices ou en opposition avec un appareil clérical qui s'évertue tragiquement à mettre la lumière sous le boisseau...

## 3. La tradition chrétienne

Ce qui est en cause, ce n'est pas seulement la permanence d'une institution, mais la responsabilité à l'égard du témoignage de Jésus-Christ. Le message de l'Evangile continue à parler, sans tapages, ici comme ailleurs. Jusqu'à quand ? S'ils ne sont pas revivifiés dans de nouveaux contextes, les symboles peuvent perdre de leur sens, être intégrés dans des logiques qui

(14) Abbé PIERRE, *Dieu merci*, Bayard Editions / Centurion, Paris, 1995, p.31-32.

(15) A ce sujet, un ouvrage déjà ancien identifie remarquablement des tendances qui n'ont fait que s'intensifier depuis lors : P. ERNY, *Sur les sentiers de l'Université. Autobiographies d'étudiants zairois*, La Pensée universelle, Paris, 1977.

leur sont de plus en plus étrangères.

Voici trois "aporées" symptomatiques d'une telle obsolescence de la tradition chrétienne.

"*Envoie tes messagers, Seigneur, dans le monde entier.*" Même adoucie, l'ambition de conversion n'est plus crédible. Elle est devenue obsolète pour des raisons de fait : on sait qu'elle fut liée à l'entreprise de conquête du monde par l'Occident. Plus profondément, elle est devenue inadmissible aux yeux de la conscience moderne. Qui, au fond de lui-même, considère que les religions "païennes" constituèrent une étape ténébreuse de l'histoire de l'humanité dans l'attente de la révélation en Jésus-Christ ?

Depuis longtemps, le problème a été posé en termes de "*Chrétiens anonymes*". Tous les hommes de bonne volonté furent et sont rattachés au Christ sans le savoir. Mais ce tour de passe-passe intellectuel est une autre façon de tout rapporter à l'Église. Or, qu'on le veuille ou non, le monde moderne n'en attend rien. Il pense son destin par lui-même et par rapport à lui-même. Il n'attend pas qu'une autorité religieuse se mette à son écoute mais que les êtres humains se rencontrent dans le partage des convictions.

Il est vrai que ce monde est en désarroi. Les dévoilements des religions séculières du progrès, en particulier le marxisme, n'y sont pas pour rien. "*Drame de l'humanisme athée*". Parce qu'athée ou parce qu'un centre de pouvoir a prétendu clôturer la question du sens, prendre la place du Maître, ce que des pouvoirs de droit divin avaient d'ailleurs fait auparavant ? En lui-même, l'effacement de l'idée de Dieu du domaine des évidences n'a produit ni catastrophe ni libération : c'est ainsi, un point c'est tout. D'ailleurs, qu'il s'agisse de lutte contre le totalitarisme et l'inégalité, pour les droits humains et la justice, les combats significatifs de ce siècle ne se sont pas polarisés autour des appartenances religieuses.

"Tout le monde sait cela, où veux-tu donc en venir ?" A cette implication essentielle, mais largement oblitérée : **en fait et en droit, la tradition chrétienne est devenue quelque chose de particulier.** Même sans croisade, la volonté d'assumer l'histoire des hommes, la prétention de manifester la vérité de l'humain est devenue irrecevable. Nous ne faisons que

commencer à mesurer ce que cette rupture décisive signifie, non seulement pour les discours, les pratiques et les institutions, mais en définitive pour l'interprétation du message : le christianisme n'est plus de l'ordre des évidences sociales indispensables pour la marche des sociétés ou la destinée des individus. Si, en même temps, la mémoire de Jésus fait entrevoir quelque chose d'irremplaçable dans son témoignage, comment en rendre compte ? Quand on refuse le "écoutez-nous, nous vous l'avions bien dit", est-il possible de ne pas devenir muet ? **Comment s'inscrire parmi les autres dans les débats, au cœur de l'aventure humaine, avec pour seules ressources le désir de la rencontre et l'esprit critique ?**

#### IV. "QUELLES VALEURS ?"

A ce point de l'exposé, il serait malvenu de faire un inventaire pour indiquer ce qui, dans la tradition chrétienne, reste valable à prescrire à une société qui l'ignore...

Une telle démarche aboutit toujours à chercher le "spécifiquement chrétien". Soit, on le trouve en bétonnant une vérité qu'on s'impose et qu'on assène aux autres. Soit, on ne le trouve pas et on recourt à des artifices comme les "chrétiens anonymes" ou "être chrétien, c'est s'engager pour un monde plus juste", qui ne prennent au sérieux ni l'autosuffisance, au bon sens du terme, de la modernité ni la portée du témoignage du Christ.

Ce qui est proposé ici, en référence à une distinction empruntée à J. Valléry, ce n'est pas un inventaire, mais une démarche pour s'y retrouver (16).

##### I. Trois niveaux de "valeurs"

L'action qui vaut la peine peut être qualifiée ainsi : **viable, responsable, sensée.** Ce faisant, on la considère à trois niveaux qu'il est important de distinguer pour notre propos.

##### A. Valeurs de fait

"**Viable**", cela signifie tout simplement

(16) J. VALLÉRY,  
*op.cit.*, p.22-41;  
67-79.

que l'action se rapporte à des données que nous apprécions d'une certaine façon. C'est ce que j'appellerai des **valeurs de fait**.

Par exemple, la vie est une valeur de fait, présupposée par toutes les autres. Par opposition, la mort et la souffrance sont des contre-valeurs de fait.

De même, le travail est une valeur de fait en tant que l'être humain y assure les conditions de sa vie. Dans les sociétés modernes, avec le contrat social de l'après-guerre et l'Etat Providence, cette valeur a fermement été associée à l'intégration sociale. Par son travail, chacun pouvait devenir citoyen à part entière. En garantissant l'emploi, l'économie s'encastrait dans la société. Par opposition, le chômage et l'exclusion sociale... sont des contre-valeurs factuelles.

On pourrait aussi parler de l'argent, du temps, de l'espace... Mais on s'en tiendra aux deux premiers exemples pour illustrer la démarche.

Dans un contexte culturel donné, ces valeurs factuelles, qui se réfèrent à la viabilité de l'action, sont largement partagées. Ainsi, l'exaltation de la souffrance pour la souffrance est ressentie comme sadomasochiste par tous les gens sains...

Mais nous ne pouvons pas en rester à ce premier niveau. En effet, les valeurs factuelles constituent le terrain sur lequel va se jouer une responsabilité éthique.

### B. Valeurs morales

C'est la raison pour laquelle nous avons d'emblée parlé aussi d'une action **responsable**, c'est-à-dire exprimant ce qu'un sujet ou un groupe a décidé en responsabilité de vivre parce qu'il estime que c'est de cette manière que chacun, comme être humain, sera traité comme une fin, pas seulement comme un moyen. Il s'agit des **valeurs morales**.

Par exemple, comment nous responsabiliser devant la vie ? Nous avons les moyens de la susciter, de l'éviter, de la manipuler, de la détruire. En même temps, elle peut devenir menaçante : explosion incontrôlée de la population, état de détresse devant une grossesse non désirée, prolongement d'une vie dans des conditions intolérables... Je ne prétends nullement me

prononcer sur les questions délicates qui sont soulevées ici. Simplement, le "*Pro Vita*" n'exalte pas une valeur morale, mais une valeur de fait. Ce qui peut conduire à des absurdités, jusqu'au cas limite de l'idéalisation nazie de la femme reproductrice dans le cadre des paysages luxuriants de Bavière. Si on veut se hisser au niveau de l'éthique, on doit se demander comment se responsabiliser par rapport à la vie, qui est une valeur de fait.

On peut suivre le même raisonnement à propos du travail. On se demande aujourd'hui si l'objectif de la croissance à tout prix en vue de restaurer le travail à temps plein pour tous n'est pas un leurre, et une ruse du système axé sur le règne de la compétition généralisée. Tout comme la vie, le travail est une valeur de fait. Le problème est : comment nous responsabiliser par rapport au travail pour que chacun ait sa place d'être humain ?

Voilà pour le niveau des valeurs morales. Il est facile d'en énumérer : respect, tolérance, liberté, égalité, justice, solidarité...

Deux remarques importantes s'imposent à ce sujet.

D'abord il semble malhonnête et méprisant de revendiquer ici une "spécificité chrétienne". Dans maintes occasions, telles que les funérailles du roi Baudouin ou l'affaire Gaillot, les chrétiens sont présentés (se présentent...) comme les champions des droits de l'homme, de la lutte contre l'exclusion, de l'attention au plus faible... Que fait-on de tous les autres, qui vivent ces valeurs morales dans l'anonymat, sans battage religieux, tout simplement parce qu'ils sont hommes... ?

Certes, les mêmes valeurs morales, auxquelles se réfèrent ensemble des hommes et des femmes "de bonne volonté", sont portées par des sensibilités et des convictions diversifiées. Cela va "colorer" leur regard sur les situations, impliquer des prises de position déterminées dans la façon de hiérarchiser les valeurs. Néanmoins, **la question pertinente ne porte pas ici sur "qu'est-ce qui est spécifiquement chrétien ?"**. La voici, tout simplement "qui sommes-nous concrètement ?", "que décidons-nous ?", "que faisons-nous ?" en étant nous-mêmes et en dialogue et débat avec les autres, sans revendiquer un bagage moral spécifique constitutif du chrétien, en

abandonnant le jeu stérile du “qu’est-ce qui est à toi, qu’est-ce qui est à moi...”.

Poser ainsi le problème des valeurs morales, cela ne revient pas du tout à nier une identité propre. Mais celle-ci n’est pas un drapeau qu’on arbore ou une vérité qu’on porte à bout de bras; il s’agit d’une manière d’être, avec ses racines culturelles, les relations dans lesquelles on est impliqué, les convictions qu’on a forgées. Pour le comprendre, il faut introduire le troisième niveau de valeurs dont parle J. Valléry.

### C. Valeurs relationnelles ou d’ordre symbolique

Notre action vaut la peine parce qu’elle est **sensée**. Les faits renvoient à notre responsabilité. Mais cette responsabilité n’est pas isolée : nous recevons des autres, passés et présents, voire à venir dans une perspective écologique, d’être responsables de ce qui se réalise. Elle n’est pas abstraite : elle se nourrit d’une “provision de sens” plus ou moins riche, portée par des symboles qui nous donnent à penser et nous inspirent.

Par exemple, pour nous chrétiens (pas seulement pour nous ? tant mieux), “homme” est indissociable de “le Verbe s’est fait chair”; le “pauvre” est premier, non parce que le dénuement matériel serait exalté, mais parce que la mise à distance des oripeaux révéérés par l’ordre social (prestige, argent, pouvoir...) est le chemin pour que l’humain se dise à lui-même, pour ce qu’il est, dans un partage où l’on devient riche de ce qu’on donne. La “vie” n’est pas un feu de paille à la fois éphémère et arrogant : la mort est chaque jour affrontée au cœur de la vie; en même temps, nous pressentons un moment de l’être qui excède l’évidence de la mort. Des mots comme “alliance”, “pardon”, “salut”, sont riches d’évocation pour nous.

Nous ne disons pas que nous sommes supérieurs. Nous ne prétendons ni être meilleurs que les autres (!) ni même avoir le monopole de ces valeurs qui nous tiennent à cœur. **Simplement, il nous semble important et irremplaçable de poursuivre l’aventure commencée sur les routes de Galilée il y a 2000 ans, qui est elle-même un moment dans la grande aventure de l’humanité.**

## 2. Libérer les valeurs relationnelles

### **ou symboliques dans la tradition chrétienne**

Tout se passe actuellement comme si la hiérarchie catholique s’acharnait à étouffer, à falsifier, à détourner les valeurs dont elle se réclame en vue de sa propre survie en tant que bureaucratie. Il n’y a pas lieu de renchérir ici dans la critique de l’autoritarisme dans l’Église, du cléricalisme, de la misogynie, de l’étalage de mœurs exotiques ou répulsives pour la conscience moderne. Qu’il suffise de rappeler, à la suite d’E. Drewermann, combien cette situation est grave pour l’avenir : “Il faudra bien que, d’une manière ou d’une autre, l’Église catholique finisse, elle aussi, par comprendre qu’elle voile Dieu plus qu’elle ne le révèle, dès lors qu’elle s’accroche à une vérité plaquée impossible à concilier avec la réalité. (...). Mais en attendant, les laïcs risquent d’avoir à payer cette continuelle répétition de l’échec de la psyché cléricale par l’impossibilité de retransmettre à leurs enfants leurs convictions religieuses.” (17).

Mais foin des polémiques. Positif, notre propos est de clarifier des convictions.

### A. Valeurs relationnelles

**Religio, ce qui relie.** Alors que l’autre est très souvent pour nous une menace de mort que nous tentons de conjurer en régressant vers la sélection naturelle, en barricadant la liberté dans la hiérarchie, le croyant attend aussi de lui la vie. Sa tradition particulière le réveille à cette expérience humaine : “pour qu’une fleur soit pour toi, il faudrait qu’un être humain la cueille et te la donne. Tout don vient d’un tu. Le monde entier sans un tu ne peut rien donner.” (18) Dans l’anonymat des flux technico-économiques, au cœur de l’action “instrumentale” à travers laquelle l’homme poursuit rationnellement les fins qu’il se donne dans le monde, il nous est rappelé que l’histoire ne marche pas ainsi : “Notre” Père, trois en un, il a pris la condition d’homme, Dieu et le prochain. Communion dans la différence, y compris avec le monde porté par une parole créatrice. Dans une société d’individus ou de tribus, faire place à d’autres. Le proche : lui faire place, cela coûte; mais c’est aussi la vie. L’étranger : il est mon prochain.

(17) E. DREWERMANN, *Fonctionnaires de Dieu*, Albin Michel, Paris, 1993.

(18) G. BACHELARD, cité par E. POULAT, *op. cit.*, p. 293.

**Absolu : ce qui est séparé, autre**, ce qui reste hors d'atteinte du désir et polarise pourtant celui-ci. L'homme cherche un autre pain pour se nourrir. Pas seulement l'*homo religiosus* ou le chrétien (parfois, surtout pas lui... qui cherche la sécurité à bon compte en se fabriquant un Dieu à son image). En tout cas, est mystique "celui ou celle qui ne peut s'arrêter de marcher et qui avec la certitude de ce qui lui manque, sait de chaque lieu et de chaque objet que ce n'est pas ça, qu'on ne peut résider ici ni se contenter de cela." (19).

**Ce fond humain, nous y accédons à travers une tradition particulière.** Avec notre histoire, notre éducation, les solidarités que nous avons nouées, nous vivons celle-ci comme irremplaçable, en dépit de ses vicissitudes et des trahisons. Hommes et femmes issus de la modernité comme tous les autres, nous sommes inspirés par ce témoignage qui nous appelle à regarder au-delà des impasses actuelles.

### B. Valeurs symboliques

Se reconnaître dans une tradition particulière. Oui, le christianisme est quelque chose de particulier dans l'ensemble de l'histoire des hommes. Et c'est à partir de ce lieu où nous entendons cette parole que nous nous rapportons aux autres et faisons avec eux l'histoire.

Cela signifie le renoncement à la possession d'une vérité d'arrière-plan supposée valable une fois pour toutes et qui se déroule pour tous : dessein éternel de Dieu, création, incarnation, rédemption, attente de la fin des temps...

Quand acceptera-t-on qu'on se trouve dans le registre de symboles, qui ne décrivent ni n'expliquent la réalité ? Ils donnent sens au monde et à l'homme sans constituer des "vérités" qui résoudre rationnellement les grandes interrogations humaines.

Au cœur de ces symboles, on trouve une figure vivante : Jésus. Messie à l'envers qui annonce le grand retournement : Dieu... assume l'humanité; régner... c'est servir; se crispier sur sa vie... c'est la perdre. Est-il Dieu ? Quel sens a cette question ? Simplement : "Seigneur, à qui irions-nous...?".

Mais vous réduisez tout à de frêles allégories ! Pourquoi ? Une doctrine ou un programme seraient-ils plus consistants

qu'une parole de vie ? **On est ici dans l'ordre d'une réalité "poétique" qui ne s'impose ni par violence, ni par autorité, ni par persuasion.**

Mais Dieu dans tout cela ? Peut-être que "notre être, dans notre cœur et notre raison, correspond à l'Univers et réclame l'éternité." (20). Peut-être la parole et la pratique du Christ éveillent-elles la confiance dans cette zone de silence, loin des décibels. Mais cette confiance n'a pas la garantie de ce qui la fonde. Ce fondement reste autre. La foi ne sait ni ne possède ce à quoi elle se réfère. Des symboles nous parlent dans le cours de notre "vouloir vivre" et du "vivre ensemble". Nous balbutions un "oui" renouvelé au Messie paradoxal. Mais le "Dieu en soi" nous échappe, comme le monde nouménal de Kant échappe à la connaissance. Il en va nécessairement ainsi car Dieu est le Tout Autre.

Le sens dernier nous échappe ici. Une telle expérience se produit d'ailleurs dans tous les domaines essentiels de l'existence. Comme le dit le pédagogue Ph. Mérieu, rien n'est garanti quant à la plénitude de l'humain dans la vie d'un couple, dans l'éducation, dans l'engagement social. "C'est pourquoi notre devoir impérieux est de travailler à la promotion de l'humain, conscients qu'il n'advient pas - pas complètement du moins - mais que sa quête est la seule chose qui vaille la peine de vivre." (21).

### 3. Honnêtes avec la figure du Christ et notre temps

Trois "valeurs", trois conditions semblent essentielles pour assumer une responsabilité morale par rapport au témoignage du Christ, à un moment où l'oubli pur et simple ou l'engouement pour le "Jésus Christ Superstar" constituent un risque grave.

#### A. Mémoire

Première condition, être honnêtes avec Jésus Christ.

On a vu que cette fin de siècle est travaillée par la nostalgie tout en perdant la mémoire. Une contribution que les

(19) M. DE CERTEAU, *La faiblesse de croire*, Seuil, Paris, 1987, p. XVV.

(20) G. BACHELARD, dans E. POULAT, *op. cit.*, p. 293.

(21) Ph. MEIRIEU, *Le choix d'éduquer*, ESF, Paris, 1993, p. 31.

chrétiens peuvent apporter dans ce contexte, c'est la mémoire de l'événement qui a été au point de départ de l'aventure qu'ils poursuivent.

Non point souvenir, retour au temps des écritures, mais mémoire, continuation d'un récit dans la forme présente de nos rencontres. Dans une praxis - c'est-à-dire conscience indissociable d'une pratique, pratique qui se charge d'une conscience - faire en sorte que la flamme de l'Évangile s'allume et se rallume sans cesse. Non point comme la lumière de nos autoroutes et de nos villes qui crée un nouvel espace blafard. Non point comme une vérité qui prétendrait constituer l'ordre du réel. Mais comme **une suite d'étincelles, une rupture dans l'ordre établi, une percée dans le ronron des évidences, un déplacement de l'attention vers les dimensions oubliées.** C'est bien autre chose que de marchander le surnaturel et d'en débiter des morceaux à des populations avides de merveilleux et de réassurance.

### B. Raison

Deuxième condition, être honnêtes avec nous-mêmes.

Avec le passage à la liturgie en langue "vulgaire", comme on disait, quand on s'est mis à parler et chanter en français, on s'est rendu compte qu'on véhiculait une vérité obsolète, lointaine, irrecevable. Pas seulement à cause d'un problème de langage, mais quant à la pensée.

Par paresse, par conservatisme, par ignorance, on se détourne au quotidien de cette exigence critique de la modernité : réfléchir rationnellement sa propre tradition. On refuse cette requête fondée : prendre appui sur l'expérience humaine, qu'il s'agisse du devenir de la personnalité ou de la production de la société

Attention, la requête n'est pas ici de "s'adapter", mais de s'engager dans une réinterprétation inventive et rigoureuse (22). Faute de celle-ci, le langage chrétien n'est pas chrétien. **Les symboles restent comme des fruits qui se dessèchent s'ils ne sont rattachés à l'arbre qui les a produits c'est-à-dire aux conditions sociales, politiques, mentales du passé.** Ils en sont tributaires, **c'est dans ce terreau humain**

**que nous percevons l'émergence du transcendant**, s'il est vrai que le christianisme est "un désir de vie éternelle qui a pris racine dans le champ de l'intelligence" (Clément d'Alexandrie).

Remettre la foi en quête d'intelligence, c'est aussi participer, sur pied d'égalité, aux débats concernant ce qui est "raisonnable" pour l'action dans la société présente, avec ses combats et ses risques. Non comme un *bunker* intellectuel rival d'autres blocs. Mais comme une instance critique qui introduit des écarts dans la cohérence des systèmes autosatisfaits : politiques, économiques, technologiques... et théologiques.

### C. Enracinement

Etre honnêtes avec notre société.

Karl Barth, puis le Cardinal Danneels ont parlé de "l'humanité de Dieu". Celle-ci n'est pas abstraite, intemporelle, mais noyée dans l'immensité de l'histoire humaine. Le témoignage chrétien s'y enracine et s'y efface, comme Jésus dans la foule.

Qu'on pense au travail des théologiens de la libération comme tentative de **forger un langage chrétien dans le creuset d'un souci d'émancipation sociale.** Voici, à ce sujet, un beau texte de Rigoberta Menchu :

*"Nous autres, nous nous sommes mis à étudier la Bible, comme notre principal document. La Bible a beaucoup de rapports avec les relations que nous avons avec nos ancêtres, et avec nos ancêtres, qui ont eux aussi vécu une vie semblable à la nôtre. L'important, c'est que nous nous sommes mis à intégrer cette réalité comme notre réalité. C'est ainsi que nous avons commencé à étudier la Bible. Ce n'est pas quelque chose qu'il faut mémoriser, ce n'est pas quelque chose qu'on dit ou qu'on récite et rien de plus. Y compris, ça nous éloigne un peu de l'image que nous avons, comme catholiques ou comme chrétiens, que Dieu est tout là-haut et que Dieu a un grand royaume pour nous les pauvres; nous ne pensions pas à notre réalité que nous sommes en train de vivre. C'est alors que nous nous sommes mis à étudier les textes essentiels. (...)*

*Moi, je suis chrétienne et je participe à la lutte en tant que chrétienne. Pour moi, en*

(22) Rappelons, à titre d'exemples, des démarches d'interprétation très différentes les unes des autres mais sous-tendues par l'attitude intellectuelle qui nous intéresse ici : M. Balmory, M. Bellet, F. Bello, L. Boff, F. Dolto, E. Drewermann, J. Sulivan...

*tant que chrétienne, il y a une chose importante : c'est la vie du Christ. Tout au long de son histoire, le Christ a été humble. Il est né dans une petite chaumière, comme l'histoire le raconte. Il a été persécuté, et, face à ça, il a dû faire le choix d'avoir un petit groupe pour que sa semence ne disparaisse pas. Ça a été ses disciples, ses apôtres. Et y compris, peut-être qu'en ce temps-là il n'y avait pas d'autre manière de se défendre, sinon le Christ l'aurait utilisée contre ses oppresseurs, contre ses ennemis. Il est allé jusqu'à donner sa vie, mais la vie du Christ n'est pas morte, puisque toutes les générations le continuent. Et c'est justement ce que nous avons compris : les voisins, nos catéchistes les plus importants, qui sont tombés, ils sont morts, mais dans le peuple nous les faisons vivre à travers notre lutte. A travers notre participation dans la lutte contre le régime, contre un ennemi qui nous opprime. Nous n'avons pas beaucoup besoin de conseils ou de théories, ou de textes, vu que c'est la vie qui nous a appris."*  
(23)

#### 4. A l'horizon de l'an 2000

La question n'est pas de savoir "comment, avec notre spécificité, pouvons-nous apporter un supplément d'âme". Non, elle résonne pour le chrétien comme pour quiconque s'engage et réfléchit tant soit peu aujourd'hui : "Comment faire avec le monde et comment s'y retrouver ?" Avec le bien et le mal, l'autorisé et le défendu, le possible et le suicidaire...

La modernité rencontre, elle aussi, le caractère énigmatique du lien social. Cette énigme commune, nous l'abordons avec les autres. Non point "experts en humanité" mais prêts à échanger avec eux des récits (individuels et collectifs) qui peuvent alimenter ce que M. Bellet appelle "la seconde humanité" (24).

L'Evangile est l'un de ces récits, au cœur de notre histoire et de nos existences. Il parle en même temps du "mal du monde" et de "parole faite chair", de "heureux les miséricordieux" et de la lutte contre le temple, des qualités, des vertus, des croyances et d'une mystérieuse "charité" qui les surpasse et qui reste. Il dit que celui qui veut gagner sa vie la perd; il montre des êtres rejetés et noués qui se lèvent et

prennent la parole parce que la parole d'un autre les réveille. Et cet autre, insupportable pour l'establishment, est mort dans l'abandon, absent et présent, d'une **présence qui ne s'impose pas mais permet d'être et de réinventer**.

Il ne s'agit pas d'une doctrine ou d'un corps de valeurs morales, mais d'une mise en perspective (ce que nous avons appelé "valeurs relationnelles ou symboliques") des situations de la vie (ce que nous avons appelé "valeurs de fait"). Cette "expérience chrétienne de terrain" - qui le plus souvent ne dit même pas son nom - est le lieu à partir duquel une contribution peut être apportée à la recherche éthique et à la construction politique communes (les "valeurs morales... et politiques").

A partir de là, revenons à l'éthique de la vie. Il ne sera pas possible de promulguer une réponse péremptoire, par exemple aux problèmes de planning familial. Mais dans les débats à ce sujet, ou sur les politiques de santé, on rappellera à temps et à contretemps des **dimensions oubliées** : la vie, indissociable d'un don, et non objet de consommation pour l'individu choisisseur; le corps, lieu d'une parole de quelqu'un à quelqu'un, et non produit industriel; l'écoute de l'être humain souffrant; l'affrontement de la mort au cœur de la vie...

De même à propos de l'exclusion sociale. On a déjà dit qu'il est choquant d'identifier le fait d'être chrétien et de rendre le monde plus juste. D'abord parce que les hommes n'ont pas besoin du christianisme pour valoriser la justice. Ensuite, parce que le Christ, en amont de la justice, annonce une égalité plus fondamentale : tous les hommes sont dignes d'amour. Imprégnés d'une telle conviction - et non, encore une fois, en sortant un drapeau - les chrétiens peuvent participer à la réflexion sur la justice et à la lutte contre l'exclusion. Au coude à coude avec les autres mais en tout cas, eux, même si pas nécessairement eux seuls, préparés à comprendre que l'exclusion sociale n'est pas seulement affaire d'emploi et d'argent. "*L'homme se nourrit d'un autre pain.*" L'affaire décisive, c'est d'avoir sa place d'être humain et de voir l'autre comme digne d'être regardé. Il y a les exclus. Mais il y a aussi **ce qui est exclu** par le grand jeu de la compétition. Lutter contre l'exclusion, c'est s'opposer à l'image de la réussite qui

(23) R. MENCHU, *Une vie et une voix, la révolution au Guatemala*, Gallimard, 1983, p. 186.188.

(24) M. BELLET, *La seconde humanité. De l'impasse majeure de ce que nous appelons économie*, Desclée de Brouwer, Paris, 1993.

exerce la fonction du veau d'or dans le monde postmoderne.

\* \* \*

Oui, la mémoire chrétienne peut **parler, non pas "à" ce monde, mais "dans" ce monde**. Or, la bureaucratie catholique romaine de la croyance réclame un traitement séparé, entretient un rapport de possession avec la tradition et table sur un ensemble hétéroclite de croyances sociales magiques. Cette stratégie la conduit tout droit au musée. C'est grave, car elle compromet aussi cette mémoire dont elle est responsable. *"Le fils de l'homme, quand il reviendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ?"*

A ce sujet, pour le 21e siècle, une grande question - dont ne dépend toutefois pas l'avenir du monde qui évolue sans elle - c'est la décléricalisation de l'Église. Sera-t-elle capable de se retrouver en se perdant ? Cela dépend de l'assouplissement de l'institué, comme on dit en sociologie. Mais cela dépend aussi des forces instituantes qui permettront - dans, en marge, en dehors du catholicisme romain - de nouvelles

conjonctions des convictions de chacun et du croire ensemble.

Au sein de la société wallonne, cet avenir du "monde chrétien" n'est pas seulement une affaire particulière. Comme le disait le Président du Parlement wallon, cette société *"manque à la fois de contestations et de débats d'où pourrait naître un noyau dur de convictions partagées et mobilisatrices."* Cette carence apparaît plus criante que jamais à l'heure où le pourrissement du conflit de l'enseignement depuis 1990 a manifesté lamentablement l'incapacité de faire vivre les institutions politiques fédérées et de prévoir des réformes à long terme en regardant l'avenir ensemble.

Or, **l'interrogation de chacun sur les racines à partir desquelles il sent, pense et agit est la première contribution pour s'associer** dans un *"projet de société rassembleur, réaliste, fort, apuré de toute forme d'extrémisme et riche d'ouverture d'esprit (...)"* (25).

(25) Le président du Parlement wallon. *Discours aux Fêtes de Wallonie*, Namur, le 16 septembre 1995.

---

## UN TRIPLE ENJEU POUR LES TROIS MOUVEMENTS

Luc Maréchal

Ce n'est ni le lieu, ni le moment de clôturer. L'intention serait malencontreuse. Il importe plutôt d'émettre des propos d'étape, car d'autres initiatives seront prises par les trois mouvements organisateurs. Lesquelles ? Il est trop tôt pour les évoquer : il faudra en effet assimiler les résultats de cette journée, à la fois lire les actes et retenir les moments forts par les paroles émises, par les émotions exprimées. Parmi celles-ci, retenons le plaisir du débat et des questions qui remuent, qui font rebondir, qui relativisent, qui confirment, ... et aussi une célébration de prières diverses, simples et chaleureuses.

Trois pistes de réflexion peuvent toutefois être esquissées présentement.

Tout d'abord, celle de l'âge ou plutôt des générations. Les répondants à l'enquête sont massivement des aînés : 126 sur 189 ont plus de 50 ans et un seul a moins de 26 ans ! Selon l'expression de Christine Bomboir, la parole est "vétérane" et masculine. Paul Gérardin, dans son exposé, a bien montré que l'âge est une caractéristique très souvent déterminante dans les attitudes d'adhésion à la modernité ou à la postmodernité. L'assemblée de Floreffe était composée d'hommes d'âge mûr. Une jeune participante a relevé cette situation, s'interrogeant sur la place des jeunes adultes dans des réflexions telles que celles-là et notamment sur les modes d'expression fort académiques et laissant peu de place au chant, à la musique, à la gestuelle.

L'absence des jeunes renvoie à une autre question, celle de la **transmission** : que transmettre et comment ? Certains militants ressentent une coupure, qui parfois peut prendre la couleur de l'échec d'une vie d'action assidue. A ce propos surgit souvent l'image d'une traversée du désert.

Comment les chrétiens de Wallonie peuvent-ils porter un projet qui s'inscrit dans l'histoire longue du christianisme et dans la mémoire collective, essentiellement en construction, de leur région ? Le défi n'est pas de présenter un système de sens selon un nouveau "look" mais de le plonger dans la société wallonne et planétaire pour l'interroger, la contempler, y agir.

Ensuite, l'institution Église. Les trois mouvements, chacun dans son propre registre, trouvent pour partie définition dans l'Église. Une double question se pose dès lors pour eux : d'une part le rejet des institutions, expliqué par Paul Gérardin, et d'autre part le fait que l'Église n'est plus en position hégémonique dans la production du sens.

Plusieurs tentations sont possibles : l'institution récupératrice qui devient l'entrepôt des idées à prendre et à consommer, l'institution rétrécie sur le dernier carré des porteurs du sens, l'institution avant-gardiste qui pour ne pas rater le train essaie de capter toute nouveauté, l'institution qui se vide de toute structure pour se focaliser sur le chef avec une base atomisée (le populisme), ...

La démarche que nous pourrions risquer à notre mesure est celle de l'artisan : **la reconstruction permanente**, pas à pas, d'un système de sens, à partir de deux idées-forces. La véritable démocratie dans la société civile exige des organisations où se produit le débat et d'où émerge l'exigence fondamentale d'un État, celui-ci garantissant activement cette démocratie, dont il n'est pas l'auteur. Au sein de la société civile, l'Église est une institution comme les autres, et donc également faible, faillible, forte de sa capacité de s'identifier et d'organiser en son sein la liberté et l'autonomie en référence à la transcendance qui se révèle dans le message biblique.

Dans la société comme dans l'Église, la place du Maître doit rester vide; aucun pouvoir ne peut prétendre dire le sens.

---

"Le pouvoir du peuple ne signifie pas, pour les démocrates, que le peuple s'assoit sur le trône du prince, mais, comme l'a dit Claude Lefort, qu'il n'y a plus de trône. Le pouvoir du peuple signifie la capacité pour le plus grand nombre de vivre librement, c'est-à-dire de construire leur vie individuelle en associant ce que l'on est et ce qu'on veut être, en résistant au pouvoir au nom à la fois de la liberté et de la fidélité à un héritage culturel." (1)

Enfin, le territoire. L'enquête a montré que les termes d'adhésion se classaient comme suit : Europe, Monde, Belgique, Wallonie, Commune, Francophonie, Terroir, Communauté (francophone/germanophone). Cette séquence reflète des interrogations sur les territoires et la territorialité : le "sans frontière" attire, alors que les solidarités de proximité sont souvent plus perturbantes, perçues comme sources de division et obstacles au grand large vivifiant (2).

Le politologue Bertrand Badie déclarait récemment dans un entretien pour un magazine des cultures arabe et méditerranéenne: "Il s'agit de définir des ordres politiques qui ne soient plus fondés sur l'exclusion, mais au contraire sur l'inclusion. Cela impliquerait un réel effort d'innovation et de faire usage de tout ce que la modernité met à notre disposition pour construire cet être-ensemble." (3) Voilà la perspective qui s'ouvre à nous dans cette direction : un projet d'hommes et de femmes inscrit dans le temps et l'espace, créant **l'institution politique et territoriale de ce vouloir-être-ensemble**.

**V**ivre en Wallonie, élaborer un projet culturel, économique et social avec tous ceux qui y habitent, tout en vivant le message chrétien comme un héritage qui met en mouvement pour la lecture de la société et pour l'action; avec, en sus, l'humour, voire le sens de la dérision au coin de l'oeil.

(1) Alain Touraine, *Qu'est-ce que la démocratie ?*, Paris : Fayard, 1994, p. 25.

A. Touraine dans ce même ouvrage écrit un commentaire intéressant sur l'idée de sacré et celle de transcendance. La première "unifie l'humain et le divin, elle donne un sens symbolique aux objets et aux comportements; elle confond le spirituel et le temporel et ôte même tout sens à leur séparation. La transcendance, au contraire, sépare ce que le sacré unit parce qu'elle ne se manifeste que par un événement, une perturbation de l'ordre social, la venue d'un prophète ou même du fils de Dieu. Sans leur intervention, Dieu est présent partout, dans l'ordre des choses comme dans l'esprit humain. Au contraire, la présence personnelle du fils de Dieu dans le monde sépare de manière visible l'ordre du spirituel de l'ordre du temporel, et permet le désenchantement du monde prescrit dans la phrase de l'Évangile - ou au moins dans l'interprétation large qui en a été donnée : rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu." (*Ibid.*, p. 58).

(2) José Fontaine a montré à plusieurs reprises la faiblesse philosophique et doctrinale de ce rejet de l'insertion dans une collectivité humaine territorialisée au nom d'un universalisme, insertion qui est pourtant la condition indispensable d'une communication entre les individus et notamment avec les peuples minoritaires (voir José Fontaine, " Idées wallonnes et universalisme chrétien : quelques réflexions philosophiques et théologiques", dans *Chances et risques pour un peuple*, Bruxelles : Ed. Vie Ouvrière, 1983, pp. 23-41.)

(3) Bertrand Badie, "La fin des territoires", dans *Qantara*, n° 17, oct.-déc. 1995, p. 24.

## ANNEXE : LE QUESTIONNAIRE

Les résultats obtenus sont indiqués en pourcentage. Les «non réponses» ne sont pas reprises explicitement. Vu leur abondance, les réponses «autres» et les commentaires sollicités pour certaines questions n'ont pu être reproduits mais font l'objet d'une lecture par Christine Bomboir (pp. 9-10).

### 1. L'EXERCICE DE L'AUTORITÉ

#### 1.1. Etes -vous satisfait de l'exercice de l'autorité dans l'Église ?

Oui	8,3 %	+ commentaires éventuels : .....
Non	84,5 %	
Sans avis	3,1 %	

#### 1.2. Quelle autorité influence le plus votre vie chrétienne courante ?

- la conférence épiscopale	0,5 %
- l'évêque du lieu	1,1 %
- le pape	4,2 %
- la conscience individuelle	73,3 %
- la paroisse ou la communauté de base	12,0 %
- autre : laquelle ? .....	8,4 %

#### 1.3. Quelle autorité souhaiteriez-vous voir primer ?

- la conférence épiscopale	3,1 %
- l'évêque du lieu	3,7 %
- le pape	6,8 %
- la conscience individuelle	58,6 %
- la paroisse ou la communauté de base	13,1 %
- autre : laquelle ? .....	12,6 %

#### 1.4. En cas de décision négative dans l'Église aux dépens d'une personne ou d'une collectivité, celle-ci doit-elle bénéficier des «droits de la défense» (auditions, procédure contradictoire, recours possible, etc.) ?

Oui	94,8 %
Non	2,1 %
Sans avis	2,1 %

#### 1.5. Les responsables, dans l'Église, doivent-ils consulter l'ensemble des personnes concernées par une décision à prendre ?

Oui	91,6 %	+ commentaires éventuels : .....
Non	5,8 %	
Sans avis	0,0 %	

#### 1.6. Faut-il créer des structures de codécision dans l'Église ?

Oui	85,9 %
Non	7,8 %
Sans avis	4,2 %

### 2. LES PRATIQUES

#### 2.1. La participation à la messe dominicale est :

- impérative	17,7 %
- souhaitable	64,1 %
- facultative	13,7 %
- sans avis	3,0 %

#### 2.2. La participation à la messe a-t-elle du sens si des conditions de solidarité et de communion avec le célébrant et l'assemblée ne sont pas réunies ?

Oui	37,8 %	+ commentaires éventuels : .....
Non	51,8 %	
Sans avis	5,2 %	

**2.3. Imposeriez-vous à un(e) «ado» de 12 à 16 ans l'assistance à la messe ?**

Oui	16,1 %
Non	74,0 %
Sans avis	4,7 %

**2.4. La participation à des formations religieuses ou bibliques est-elle pour vous une forme de pratique aussi valable que la participation à la messe ?**

Oui	45,5 %
Non	43,5 %
Sans avis	4,7 %

**2.5. Les divorcés remariés ont-ils raison s'ils veulent recevoir l'eucharistie ?**

Oui	89,6 %
Non	2,6 %
Sans avis	4,7 %

**2.6. A-t-on raison si on la leur refuse ?**

Oui	2,6 %
Non	91,7 %
Sans avis	2,6 %

**2.7. Faites-vous place concrètement dans votre vie aux plus démunis d'ici ou d'ailleurs ?**

Oui	91,1 %	+ commentaires éventuels : .....
Non	5,8 %	

**2.8. Selon vous, l'Église doit-elle ouvrir le sacerdoce aux femmes ? + commentaires éventuels : .....**

Oui	70,8 % (dont 62,7 % des femmes et 77,8 % des hommes)
Non	15,1 %
Sans avis	9,4 %

**2.9. Comment considérez-vous les pratiques suivantes ?**

	A encourager	Respectable	Sans importance	Dépassée	Aliénante
dévotion à des saints	12,8 %	58,5 %	11,3 %	8,2 %	4,6 %
offrande de cierges	4,1 %	47,7 %	23,6 %	12,3 %	7,2 %
pèlerinages à Banneux ou/et Beauraing	14,8 %	53,1 %	12,8 %	8,2 %	6,6 %
pèlerinage à Lourdes	15,8 %	54,6 %	11,2 %	7,1 %	6,1 %
pèlerinage à St-Jacques de Compostelle	11,9 %	54,6 %	10,8 %	7,7 %	7,7 %
port de médailles pieuses	6,1 %	37,6 %	22,3 %	16,8 %	13,7 %
conservation d'eau bénite	6,1 %	38,3 %	24,0 %	15,3 %	11,2 %

**2.10. Pensez-vous à d'autres pratiques valables, selon vous, qui n'ont pas été évoquées ici ? Lesquelles ?**

.....

**3. LES PAROLES****3.1. Que pensez-vous de la réflexion suivante assez courante de la part de chrétiens :**

«Il y a bien assez de misère chez nous sans que l'on s'occupe de toutes celles du monde» ?

D'accord	4,2 %	+ commentaires éventuels : .....
Pas d'accord	92,7 %	
Sans avis	2,1 %	

**3.2. Que pensez-vous de l'affirmation suivante parue dans l'éditorial d'une revue chrétienne :**

«La richesse des écritures ainsi que la Tradition fondent la diversité des démarches individuelles et collectives au sein de l'Église» ?

D'accord	69,8 %	+ commentaires éventuels : .....
Pas d'accord	13,0 %	
Sans avis	8,9 %	

**3.3.** Que pensez-vous de cette affirmation d'un théologien :

«Au lieu de rendre l'humanité plus chrétienne, il faut voir davantage comment le christianisme peut l'aider à devenir plus juste.» ?

D'accord	78,0 %	+ commentaires éventuels : .....
Pas d'accord	8,9 %	
Sans avis	3,7 %	

**3.4.** Que pensez-vous de l'affirmation suivante d'un évêque auxiliaire :

«On peut considérer que l'enseignement libre est persécuté aujourd'hui chez nous» ?

D'accord	13,5 %	+ commentaires éventuels : .....
Pas d'accord	69,3 %	
Sans avis	11,0 %	

**4. VALEURS**

Sélectionnez les cinq termes auxquels vous êtes le plus attaché(e) :

- amour	128 (nombre de fois cité)
- arts / beauté	33
- charité	46
- démocratie	90
- égalité	26
- environnement	32
- épanouissement personnel	37
- famille	66
- justice	84
- libertés	60
- obéissance	5
- paix	79
- plaisir	10
- pluralisme	42
- pouvoir	0
- promotion des femmes	29
- réussite sociale	0
- richesse (les biens matériels)	0
- santé	54
- savoir	11
- solidarités	73
- spiritualité	44
- travail	13
- autre : lequel - lesquels ? .....	

**5. RÉALITÉS WALLONNES**

**5.1.** Que pensez-vous de cette différence de présentation des résultats d'une recherche commune menée par deux sociologues wallons et deux flamands ?

- différence normale de sensibilité entre Flamands (d'abord Flamands) et Wallons (se définissant davantage comme Belges)	29,4 %
- exemple de supercherie qui trompe le lecteur (car il ne lit pas les deux versions)	35,1 %
- sans importance	8,7 %
- sans avis	12,4 %

**5.2.** L'Église en tant qu'institution agissant en Wallonie doit-elle tenir compte dans son organisation de la dimension régionale en créant une conférence épiscopale wallonne ?

Oui	51,8 %	+ commentaires éventuels : .....
Non	24,6 %	
Sans avis	17,8 %	

**5.3.** L'Église en tant qu'institution agissant en Wallonie doit-elle s'adapter à l'organisation de la société civile en créant un diocèse du Brabant wallon ?

Oui	45,0 %
Non	30,4 %
Sans avis	17,8 %

## **6. SENTIMENT D'APPARTENANCE**

Avez-vous le sentiment d'appartenir à :

	oui	non	sans avis
- votre commune ?	68,1 %	12,0 %	5,8 %
- votre terroir (ex. Borinage, Gaume, Tournaisis, ...) ?	52,9 %	19,9 %	6,3 %
- la Wallonie ?	69,1 %	13,1 %	2,1 %
- la Communauté française / germanophone de Belgique ?	41,9 %	23,6 %	9,9 %
- la Belgique ?	71,2 %	10,5 %	2,1 %
- l'Europe ?	83,2 %	3,7 %	3,1 %
- la francophonie ?	53,4 %	14,1 %	9,4 %
- le monde ?	77,5 %	7,9 %	3,7 %

## **CARACTÉRISTIQUES DU RÉPONDANT :**

Année de naissance	:	date	
Sexe	:	masculin	56,5 %
	:	féminin	43,5 %
Prêtre / religieux - religieuse	:	oui	16,2 %
	:	non	83,8 %
Laïc - laïque	:	marié(e)	70,6 %
	:	célibataire	17,5 %
	:	veuf - veuve	5,6 %
	:	divorcé(e) / séparé(e)	6,3 %
Diocèse	:	Liège	9,4 %
	:	Namur	44,5 %
	:	Tournai	22,0 %
	:	Malines-Bruxelles	24,1 %

## FONDATION ÉLIE BAUSSART

La Fondation Elie Baussart a pour objectif de faire mieux connaître la vie et la pensée d'Elie Baussart, le professeur, l'humaniste, le démocrate, le wallon, le pacifiste, le chrétien, et de poursuivre aujourd'hui dans la même perspective l'éclairage qu'il a donné aux faits de son temps.

Chaque année, la Fondation Elie Baussart choisit un thème (l'identité wallonne, temps et travail, l'emploi, l'enseignement, penser la nation...) et l'approfondit lors de réunions mensuelles ouvertes à tous et toutes.

Par ailleurs, elle organise annuellement une Journée wallonne avec des invités stimulant la réflexion (Jacques Defay, Jean-Maurice Dehousse, Philippe Destatte, Tony Dhanis, José Fontaine, Thierry Haumont, Micheline Libon, Jean Louvet, Xavier Mabilie, Marc Maesschalck, Michel Papeleux, Jean Raes, Jacques Yerna).

Tous renseignements concernant les activités de la Fondation, dates de réunion, sujets traités, etc. peuvent être obtenus auprès du secrétaire de l'association : Jean Bosmans, ancienne abbaye de Soleilmont, 6060 GILLY (071/38 91 42) ou du président : Jean Dorzée, 2/17 rue Sart Saint-Nicolas, 6001 MARCINELLE (071/36 82 61).

Pour mieux connaître Elie Baussart, lire :

- *Elie Baussart nous parle aujourd'hui*, Édition de la Fondation E. Baussart, 55 p.

- *Adieu à la démocratie chrétienne ? : Elie Baussart et le mouvement ouvrier*, par Jean Neuville, Éditions Vie Ouvrière, 1973, 158 p.

- *La faillite de 1830 ? : Elie Baussart, "La Terre wallonne" et le mouvement régionaliste*, par Willy Bal, Éditions Vie Ouvrière, 1973, 119 p.

- *Elie Baussart : « raciner » les Wallons*, par Micheline Libon, Institut Jules Destrée, 1993, 286 p., coll. *Écrits politiques wallons*, n°6.

## ÉGLISE-WALLONIE

Église-Wallonie est née en 1983 de la prise de conscience du besoin d'adaptation de l'Église à l'évolution sociologique, institutionnelle et pastorale de la Wallonie. L'association s'adresse à tout le peuple de Dieu ainsi qu'aux responsables de l'Église en Wallonie.

PUBLICATIONS D'ÉGLISE-WALLONIE :

**Tome 1** : *Chances et risques pour un peuple*, Ed. Vie Ouvrière, 1983, 223 p., 200 Frs.

Contributions de Jean-Émile Humblet, Tony Dhanis, José Fontaine, P. Hayoit, R. Ferrier, A. Stevaux, B. Wynants et du Père Abbé de Montserrat.

**Tome 2** : *Jalons pour une histoire religieuse de la Wallonie*, Ed. Vie Ouvrière, 1984, 184 p., 200 Frs.

Contributions de Jean-Émile Humblet, Jean-François Gilmont, A. Lemeunier, Omer Henrivaux, Jean Pirotte.

Sur les prolégomènes de l'assemblée interdiocésaine Wallonie-Bruxelles : Bulletins d'Église-Wallonie de février 1993 (numéro 5) et de mai 1993 (numéro 6), et sur l'assemblée elle-même, *Pour une Église dans la société wallonne* (numéro 10) en collaboration avec la JEC SUP et la Fondation Élie Baussart, 50 Frs l'exemplaire.

*Racines chrétiennes de la Catalogne*, par les évêques catalans, 1987, 24 p., 40 Frs.

*Funérailles de wallons*, 1987, 20 p., 30 Frs.

Envoi contre versement au compte 001-1611052-55 d'Église-Wallonie, rue Verte Voie, 20, 1348 Louvain-la-Neuve.

## JEC-SUP

La Jeunesse Étudiante Chrétienne dans l'Enseignement Supérieur a pour objectif de favoriser, parmi les étudiants, une réflexion critique sur la situation d'étudiant ici et ailleurs, de susciter une prise de responsabilité dans l'école, la fac, la société.

*Subjectif* est la lettre d'analyse et d'information de la JEC SUP. La revue a consacré au cours de ces dernières années une longue réflexion sur le thème «Église et société» :

- *Obéissance ou résistance*, sur la nomination d'André Léonard à l'évêché de Namur, numéro 5, avril 1991, 50 Frs.

- *L'Église en questions (I)*, numéro 7, juin 1991, 50 Frs.

- *L'Église en questions (II)*, numéro 8, avril 1992, 50 Frs.

- *La Cité chrétienne : Église, pouvoir, société*, numéros 12-13, mars 1994, 50 Frs.

- *Le retour de Jean-Paul II*, numéro 14, mai 1994, 50 Frs.

- *Pour une Église dans la société wallonne*, numéro 15, septembre 1994, 50 Frs.

Par ailleurs, la JEC SUP a publié récemment un ouvrage, *Les affaires de l'Église. De Léonard à Gaillot : quand l'Église pose questions*, en collaboration avec les Éditions Vie Ouvrière, décembre 1995, 168 p., 595 Frs.

Contributions de G. Ringlet, MD. Zachary, G. Fourez, R. Guelluy, L. Vandendorpe, B. Duchêne, C. Laporte, A. Borrás, I. Berten, P. Denis, F. Houtart, M. Mirkès, C. Javeau, J. Reding, J. Pirotte, R. Aubert, A. Dermience, M. Maesschalck, T. Dhanis, F. Hecq, B. Meiers, A. Compte-Sponville, JM. Ferry.

Tous ces ouvrages peuvent être obtenus contre versement au compte 000-0676402-21 de la JEC SUP, rue du Marteau, 19, 1000 Bruxelles.